



Loupérigot

Tu n'es pas mon père

*Roman familial*

# PREMIÈRE PARTIE

## 1

« Meurtaut ! Je ne veux pas de rollers dans l'établissement ! Combien de fois vous l'ai-je dit ?

— Oh ! je ne compte plus, m'sieur le proviseur ! Au moins mille fois ! C'est normal, à votre âge, on radote !

Le visage poupin du proviseur vira au violet. Il toussa comme une vieille moto au démarrage :

— Con... con... conseil de discipline ! J'en ai ass... ass... assez de vos insolences ! Vous collectionnez les pu... punitions !

Après quelques hoquets, le moteur à morale se mit à tourner à plein régime. Le proviseur dressa sans mal l'impressionnante liste des griefs accumulés au fil des mois et des années contre Meurtaut Geoffrey, 1<sup>e</sup> S : impolitesse, impertinences, insolences, désinvolture, contestation systématique.

— Et cette crête de coq que vous avez cru bon de vous peindre sur la tête ! Quelle ineptie !

— Ça plaît beaucoup aux poules, vous savez !

Cette fois, le proviseur explosa :

— Je vais m'exprimer dans votre langage, Meurtaut : vous êtes chiant ! Voilà la vérité ! Si encore vous étiez mauvais élève, on pourrait vous prêter des problèmes personnels ! Mais non, même pas !

C'était là, peut-être, la pire provocation de Geoffrey : il excellait en toute matière, dans un des meilleurs lycées de Paris, et sans avoir l'air de travailler. Les besogneux, genre

Sébastien Galucheu, le détestaient. Imbibés de séries américaines, ils n'étaient pas loin de penser que Geoffrey était informé par des extra-terrestres !

Le proviseur prit l'air affligé :

— Je vais vous dire, mon pauvre Meurtaut : vous êtes *infantile*.

— Bon, ben, je retourne chez ma manman, alors !

Et devant le proviseur stupéfait, il pivota à 180 degrés, fit gronder les roulements à billes sur le carrelage, esquiva un groupe d'élèves qui entrait en cours, et franchit le porche du lycée, crête au vent.

Sur le boulevard, un rayon de soleil frisquet enguirlandait les marronniers en fleurs. Geoffrey était libre. Libre pour la journée et sans doute pour la semaine entière, par la grâce du con... conseil de discipline ! Cette perspective suffit à son bonheur du moment. Il n'en pouvait plus, de ce bahut, il lui fallait un *break*. Et il n'était pas du genre à se faire porter pâle, Geoffrey, à jouer la comédie du bobo partout. Il affrontait, il fonçait, tête baissée. Tant pis pour les bosses !

La seule chose qui l'ennuyait, c'était de rater l'atelier cinéma. Parce que le cinéma était sa passion, et parce qu'à l'atelier cinéma, il y avait Vasco, son meilleur ami, son unique ami. Cette année, ils n'avaient plus cours ensemble : Vasco avait choisi 1<sup>ère</sup> L. Et pourquoi avait-il choisi 1<sup>ère</sup> L, lui qui était si fort en maths ? Pour Chloé, une brunette insignifiante et déjantée.

Geoffrey avait eu du mal à avaler ce qu'il considérait comme une trahison, et ses rapports avec les profs s'étaient aggravés. Car, pendant cinq ans, Vasco avait été son *modérateur* en classe, son discret tuteur. Il savait le contenir et, mine de rien, le renvoyer dans les cordes pour éviter le pire. Livré à lui-même, Geoffrey ne se contrôlait plus. Les profs les mieux disposés en avaient assez de ce gosse de seize ans

toujours prêt à balancer une pique, à faire son intéressant, à contester pied à pied.

Geoffrey slalomait sur les quais de la Seine entre les touristes japonais interloqués par cet olibrius à crête de coq, ivre de sa liberté sur roulettes, ivre du soleil frisquet, ivre du pouvoir qu'il exerçait sur les autres – à commencer par sa mère, Annabelle, qu'il avait réduite à faire ses quatre volontés, dès l'âge de dix-huit mois ! Pauvre m'an Nana ! Ce qu'il avait pu lui en faire voir !

Heureusement, son père avait su marquer des limites. Il avait toujours tenu Geoffrey à l'œil et en laisse. « Rationnel » était son maître mot. Il faut avoir une conduite rationnelle, répétait-il. Or le fils – comme la mère, il faut bien le dire – étaient des êtres profondément irrationnels. Geoffrey ricanait intérieurement. Rationnel, tu parles ! Etriqué, oui ! Mesquin ! Sans imagination ! Borné ! Centriste ! Moi, je ferai la Révolution ! se jurait Geoffrey. Soyons réalistes, demandons l'impossible ! Il avait lu cette formule quelque part et l'avait tout de suite adoptée. « Je deviendrai un cinéaste hyper célèbre, et dans mes films, j'appellerai les gens à la révolte. Et tu verras un peu, il sera pris dans le cyclone, l'autre Rationnel ! »

Quand il s'exaltait, Geoffrey faisait de grands discours dans sa tête. Il les adressait en priorité à Vasco, mais il interpellait aussi bien Mère Teresa que le Président des États-Unis. Il essayait de les replacer en vrai, auprès de Vasco, ces discours : « Tu verras, Vasco, ça va déménager ! La Révolution balayera non seulement le Rationnel, mais les proviseurs mesquins et les profs poussiéreux. À bas, tous ceux qui interdisent et tous ceux qui commandent, les méchants, les racistes, les obsédés du fric, ceux qui ont un portefeuille à la place du cerveau et un patrimoine à la place du cœur ! » Seule la prof d'espagnol échappait à sa vindicte ; non seulement elle était super canon, mais elle enseignait une langue qui passionnait Geoffrey – à

son propre étonnement, car aucune matière scolaire n'avait grâce à ses yeux. Son ami Vasco le laissait délirer un bon coup et changeait de sujet.

Geoffrey était sur le pont Henri IV, penché sur le fleuve. Des touristes empilés dans ce qu'il appelait un "promène-couillons" le saluaient et l'applaudissaient. Geoffrey les saluait en retour, grand seigneur, en disant :

— Salut, mes braves ! Regardez-moi bien ! Je serai le plus grand cinéaste du monde ! Je ferai des films qui vous mettront en transes, qui vous feront crier, hurler, pleurer ! Et vous ne serez plus des couillons de touristes promenés comme des bébés en landau, mais des insoumis !

— Ouaiiaiaiaiaia ! clamaient les touristes.

Du moins, c'est ce que Geoffrey croyait entendre.

— Salut ! Salut, les couillons ! répétait-il, tout sourire.

Un petit noir dans un bar de la rue Saint-André-des-Arts, une causette-fleurette avec une jolie Anglaise égarée sur le Boul'Mich', une dernière course à fond les roulettes sur le boulevard Saint-Germain, et c'était bon, la matinée était passée.

Geoffrey alla attendre Vasco à la sortie du bahut. Il planqua discret, à l'angle du Mac Do, un endroit où Vasco passerait forcément pour rentrer chez lui.

— Tiens, l'Intégriste ! fit Vasco en l'apercevant.

Vasco passait son temps à charrier Geoffrey, et Geoffrey ne se rebiffait pas, il perdait son agressivité naturelle, devant Vasco. C'était le mystère de l'amitié. Tout de même "l'Intégriste", ça passait mal ! L'ami Vasco se prenait une bonne bourrade gentille. Le sobriquet venait d'une grande discussion sur la Révolution où Geoffrey avait défendu Robespierre.

— Tu reviens sur le lieu de tes crimes ? continua Vasco.

— J'aurais voulu que tu voies la tête du proviseur ! Une grenade dégoupillée !

Et Geoffrey de mimer la scène en entamant une sorte de danse de Saint-Guy :

— T'avais la mèche sur le crâne qui faisait pssssssshhhhhhhiiiiiiiiiiiiiiiiittt ! Et il se tortillait comme un dingue sous la pression. Ça chauffait, ça fumait ! J'ai filé avant qu'il fasse sauter le bahut !

Les deux lascars étaient pliés de rire.

— Sauf que c'est toi qui as sauté ! dit Vasco. Ils vont te réintégrer sous conditions. Tu les as poussés à bout, là !

— Bof !

— Ils ont appelé ton père. Je l'ai vu dans la cour.

— Ah ! merde ! fit Geoffrey.

— Ça va chauffer, ce coup-ci !

— Tu crois ?

— Aussi sûr que Galucheu est un veau.

D'un mouvement de menton, Vasco désigna un blondinet rondouillard qui traversait la rue.

— Galucheu, tête de veau ! cria Geoffrey.

Galucheu piqua droit sur Geoffrey et lança, l'air venimeux :

— Comme t'es viré, tu vas avoir du temps pour faire des recherches généalogiques !

— N'utilise pas des mots que tu ne comprends pas, Galucheu ! Je suis sûr que ça se mélange dans ta tête, généalogique, météorologique, pédagogique, délirologique, crétinologique...

— J'dis bien ce que j'veux dire ! trépignait Galucheu. T'as de la chance que j'aie pas le droit de te le dire ! T'en prendrais plein la gueule !

— Du calme, Galucheu ! T'as vu un lion sur ta boîte de corn flakes et t'y crois ? Mais c'était qu'une image,

Galucheu ! Y'a que les gros cons qui croient les pubs !

Sébastien Galucheu se figea, plus tendu sous l'insulte que s'il avait reçu une gifle.

— Tu continues, hurla-t-il d'une drôle de voix haut perchée, et je te le dis !

— Mais tu me dis quoi, mon pauvre Galucheu ?

— Arrête, lui dit Vasco.

Il toucha le bras de son ami, comme pour le retenir de frapper, et dit d'une voix douce :

— Arrête, tu vois bien qu'il est mal.

Sébastien était blême, en effet. Sur sa peau de blond, les veines dessinaient une géographie fragile de fleuves et de rivières. La peau de son cou battait follement.

— Mais c'est lui qui m'emmerde avec ses insinuations ! "Retiens-moi ou je te le dis !" Dis ce que t'as à dire, mon gars, et lâche-moi les rollers !

Sébastien tangua d'un pied sur l'autre, défait, comme prêt à s'évanouir. Il lâcha d'une voix mécanique :

— Généalogique, ça veut dire : cherche le nom de ton père !

— Mon père ? C'est pas compliqué : Philippe Meurtaut, stomatologue, quarante-trois ans, dit Geoffrey avec une courbette. Pour servir ton râtelier.

Sébastien ricana. Il devint brusquement écarlate, les yeux injectés de sang et cria :

— C'est pas ton père ! Celui-là, il était au service à Tahiti avec mon père juste avant ta naissance, et en dix mois, ils n'ont pas eu une seule permission. Alors tes parents, ils t'ont fait par colissimo ?

— J'étais prématuré, voilà tout ! rétorqua Geoffrey. J'ai toujours été en avance, moi. Je suis pas un attardé tête de veau genre Galucheu !

Sébastien fit demi-tour comme un automate et s'enfuit en courant.

— Je suis heureux de constater qu'enfin, une sanction te fait de l'effet, dit Philippe d'une voix glaciale. Je commençais à me demander si tu n'avais pas le cuir si épais qu'il en était impénétrable.

Geoffrey avait subi en sermon un mémorandum complet de ses activités contestataires et les attendus de la décision du conseil de discipline : huit jours d'exclusion et la définitive à la première incartade.

Contrairement à ses habitudes en pareille circonstance, c'est-à-dire quand il se prenait un savon par son père, Geoffrey n'avait pas répliqué, pas récriminé, pas argumenté. Il s'était tu. Avait-il écouté ? Il en avait eu l'air. Mais il retrouva sa vraie nature, en disant :

— C'est tout pour ce soir, Monsieur Meurtaut ?

— Monsieur Meurtaut ! Monsieur Meurtaut est ton père et il pourrait bien t'en retourner une !

— Ça, ça se discute, dit Geoffrey, sérieusement, en regardant Philippe droit dans les yeux.

— Qu'est-ce qui se discute ?

Philippe avait élevé la voix, comportement inhabituel chez lui. Avait-il été troublé par le brusque sérieux de Geoffrey ? Y aurait-il détecté une insinuation ? Il répéta, plus fort :

— Qu'est-ce qui se discute, Geoffrey ?

— Le bien-fondé des châtiments corporels.

Philippe n'ajouta rien. Annabelle se taisait, comme d'habitude dans ce genre de scène. Geoffrey quitta la pièce en lançant :

— Bonne nuit tout le monde !

— Bonne nuit, mon chéri ! dit Annabelle d'une voix attristée.



Elle ne supportait pas les tensions entre Geoffrey et son père. C'était comme si elle se sentait coupable, et elle seule, de ce gamin ingérable. Responsable, et elle seule, de sa révolte.

— La crise est ouverte, bougonna Philippe.

— C'est l'adolescence, mon chéri, dit Annabelle avec un air de chien battu. Un mauvais moment à passer...

— En général, il s'en moque, de ses problèmes au lycée. Je me demande s'il n'y a pas autre chose. Est-ce qu'il n'aurait pas fait une autre connerie, beaucoup plus grave ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Il n'est pas méchant, Geoffrey.

— Je n'ai jamais dit qu'il était méchant. Et, s'il te plaît, arrête de prendre sa défense systématiquement.

— Il s'est peut-être brouillé avec Vasco ?

— Possible.

Philippe composa le numéro de Vasco. Il l'aimait bien, ce Vasco. Pondéré comme moi, songeait-il sans mesurer la différence entre lui et le jeune homme. Une différence qui était un abîme : l'humour.

— Bonsoir Vasco, tu n'es pas couché ? Dis-moi, vous ne vous seriez pas disputés, Geoffrey et toi ?

— Exceptionnellement, non. Pourquoi ?

— Geoffrey n'a pas l'air bien.

— Normal, il est persécuté par les adultes ! dit Vasco en riant.

Philippe s'étrangla :

— Il le vit comme ça ? Il n'a pas compris que les adultes avaient certaines raisons ?

— Les adultes sont tous des menteurs, pour Geoffrey !

Philippe raccrocha, en secouant la tête comme s'il voulait se débarrasser d'un bourdonnement d'oreilles.

— Il faudrait peut-être le montrer à un psychanalyste, se hasarda à dire Annabelle.

— Ça ressemble à un délire de persécution, en effet.

— Connard ! bougonna, Geoffrey, en décollant son oreille de la porte.

Il regagna sa chambre à pas de loup, referma avec soin derrière lui, s'assit sur le lit, la tête lourde, des étoiles dans les yeux, comme s'il avait pris des coups. Et pour la énième fois, il compta sur ses doigts – à croire qu'il était demeuré, le surdoué en maths, pour compter sur ses doigts... Neuf mois. Je suis né en mars 2001, donc, mars 2001... Non, faut pas le compter, mars, je suis né le 2. Il faut compter février, janvier. Et avant, en 2000, décembre, novembre, octobre... Où j'en suis, où j'en suis, merde ! Je ne sais même plus compter jusqu'à neuf !

Il déchira une feuille de calepin, et écrivit : 2000, suivi de tous les noms de mois, janvier, février, mars, avril mai... en toutes lettres, jusqu'en décembre. Puis : 2001, janvier, février. Et il compta. Et recompta. Et se rendit à l'évidence : il avait été conçu fin mai, début juin 2000. Aucun doute possible là-dessus. Et son père était bien à Tahiti à ce moment-là, juste avant sa naissance, il lui avait même montré des photos. Et il y était avec Galucheu père, oui, c'est vrai, un Galucheu qui faisait déjà sa tête de veau, bien avant le fils. Le fils qui avait un an de plus que Geoffrey, et qui a donc été conçu avant le départ à Tahiti, lui...

Parce que le détail qui change tout, c'est : pas de permission pendant dix mois. Philippe en aurait-il eu une, et pas Galucheu ? Galucheu aurait-il inventé le bobard pour se venger de n'être qu'un balourd ? Un bobard drôlement tordu, quand même ! Ce patapouf de Galucheu, qui serait capable de voter pour la réduction de la grossesse à six mois, aurait inventé ce truc des dix mois sans permission ? Non... Impossible...

De toute évidence, ce n'était pas un bobard. Geoffrey en fut soudain convaincu. D'ailleurs, il en avait l'intuition depuis toujours, qu'il n'était pas le fils de Philippe, le fils d'un dentiste « rationnel ». Etriqué, mesquin, minus habens...

Il en est convaincu et aussitôt: soulagé. Oui. SOU-LA-GÉ ! Voilà pourquoi depuis toujours il se sent si mal dans cette baraque ! Voilà pourquoi depuis toujours il n'aime pas ce Philippe qui joue au père, qui a usurpé le nom de son père. Et voilà pourquoi depuis toujours sa mère l'énerve, la menteuse qui lui a caché le nom de son vrai père. Tout est clair d'un seul coup dans sa tête ! Il n'a plus mal à la tête, d'ailleurs, elle n'est plus lourde à traîner, non ! C'est sa tête à lui quand on lui fout la paix, sa tête légère et pleine de mots qui dansent, il a tout compris ! Il n'est pas le fils de Philippe !

Mais soudain, la question énorme, la question inimaginable fond sur lui. Il la sent tomber sur ses épaules comme une ombre de mort, comme l'ombre déployée des ailes d'un aigle qui va l'emporter dans le vide. QUI ? Qui est mon père ? Qui ? Comment ? Où ? Comment s'appelle-t-il, où vit-il ?

Geoffrey tourne en rond dans la chambre, répétant : Je veux savoir, je veux savoir ! en frappant son poing droit dans sa paume gauche, je veux savoir ! Mais comment savoir ? Interroger Annabelle ? Elle va l'embrouiller, c'est une menteuse ! Elle lui cache depuis seize ans le vrai nom de son père ! Interroger l'Autre ? (Il ne pense plus papa, ni même Philippe, mais l'Autre). Il est complice. Et tous les papiers d'identité, extraits de naissance et autres bazars disent qu'il est mon père. Alors, comment savoir ? Il a raison, Galucheu. J'ai huit jours pour faire des recherches généalogiques. Je vais mettre la maison sens dessus dessous. Elle a sûrement gardé des traces, m'an Nana. Infantile comme elle est, elle n'a pas pu faire les choses jusqu'au bout, faire disparaître toutes les traces de l'existence de son père. Elle a même dû en garder pour se consoler. Je n'arrêterai pas avant d'avoir trouvé ! se jure Geoffrey en se campant devant le miroir.

De sa mère, il a le front, tout le monde le dit. Donc le reste lui vient de son père. Quand je pense aux imbéciles qui m'ont trouvé des traits de ressemblance avec l'Autre ! pouffe

Geoffrey. La bonne blague ! Il se scrute. Ses cheveux noirs, ses sourcils noirs... C'est son père ? Et sa bouche ? Il a une bouche à lui, Geoffrey, qui n'est ni celle d'Annabelle, ni celle de Philippe, évidemment. Une grande bouche, excessive comme celle des masques de théâtre, qui plaît à Geoffrey parce qu'elle le distingue entre tous. Cette bouche unique, c'est sa bouche, à lui ? La bouche de mon vrai père ? Et mes yeux, noirs alors que ceux d'Annabelle sont verts et ceux de Philippe bleus, mes yeux à moi, très grands et noirs... C'est mon père ? Et ce corps, ce grand corps maigre et dégingandé alors qu'Annabelle est petite et Philippe trapu, c'est mon père ?

Le sommeil le prend, il ne sait pas quand. Il se réveille au milieu de la nuit, grelottant, tout habillé sur le lit. Il a rêvé qu'il retrouvait son père, très loin, dans une ville de l'ouest, peut-être en Arizona. Son père habitait à l'extrémité de la ville, aux portes du désert. Quand Geoffrey est arrivé, l'homme qui était son père regardait l'horizon, appuyé contre une barrière. Il était très grand et maigre, comme Geoffrey l'avait imaginé. De longs cheveux couleur corbeau, d'un noir presque bleu pareils aux siens, se soulevaient comme des ailes dans le vent violent puis retombaient sur ses épaules. À un bruit que Geoffrey a fait en dérapant dans les cailloux, l'homme s'est retourné. Il avait un trou à la place du visage et Geoffrey s'est réveillé en étouffant un hurlement.

Après, impossible de se rendormir. Geoffrey s'est tourné et retourné, moite. Le jour s'est levé. Il a entendu le « dentiste », comme il l'appelle quand il est en colère, alors que Philippe insiste au contraire sur le fait qu'il est stomatologue, et pas un vulgaire dentiste – Geoffrey a donc entendu le dentiste préparer son café et griller ses tartines, trois tartines, grillées en position trois, comme tous les matins. Geoffrey s'est dit qu'il allait attendre un peu, que m'an Nana se lève et quitte la maison, et il pourrait fouiller de fond en comble secrétaires, tiroirs et

armoires jusqu'à trouver les preuves, LA preuve – et le nom de son père.

Tous les jours, M'an Nana a quelque chose à faire à l'extérieur, Geoffrey n'a jamais compris quoi. Des courses, dit-elle. Mais on ne peut pas passer sa vie à faire des courses, quand même ! Qu'est-ce qu'elle peut bien fiche à longueur de journée, alors qu'elle ne travaille pas ? Il n'en sait rien. C'est sa mère depuis seize ans, et il n'en sait rien. Ma mère, cette étrangère, a-t-il pensé en sombrant enfin dans le sommeil.

Ah ! Si Geoffrey savait ce à quoi sa mère occupe ses journées ! Dommage que l'idée ne lui soit jamais venue de la suivre pour élucider le mystère, il n'aurait pas été pas déçu et il verrait m'an Nana d'un autre œil !

La voici déambulant entre les rayons du magasin Armani, un cabas Vuitton au bras (1000 € en solde). Elle est très détendue, presque indolente, entre les rayons de velours bleuté, doucement éclairés. Un sweat à capuche noir l'arrête. Elle le déplie pour juger de sa taille. Le tourne, le retourne, puis le glisse dans son sac.

À la maroquinerie, elle attrape un petit porte-monnaie sans hésitation. Elle le garde à la main, puis on la voit qui cherche des yeux – non pas dans les rayons, mais parmi les clients, qui sont surtout des clientes. Attendrait-elle une amie ?

Elle se dirige enfin d'un pas décidé en direction d'une blonde BCBG à l'allure chevaline qui hésite entre deux écharpes devant le miroir. Celle-ci est trop sombre. Celle-là est trop claire. Réessayons la première. Toute à son affaire de première importance, elle ne voit pas qu'Annabelle se débarrasse du petit porte-monnaie dans le sac qu'elle a laissé ouvert trois pas derrière elle.

À la caisse, la chevaline est en tête de file. Elle paye. Elle part. Une sonnerie suraiguë la fige. Le vigile accourt à petite foulée. Annabelle, qui se tenait à l'écart, profite de la confusion pour remonter la file d'un air assuré, comme quelqu'un qui n'a rien acheté.

Le claquement de la porte d'entrée a réveillé Geoffrey en sursaut. Le réveil affiche onze heures. Il a bondi hors du lit.

M'an Nana venait de sortir, le dentiste était à sa roulette, le champ était libre ! Un petit café pour commencer...

Mauvaise surprise dans la cuisine : m'an Nana était à table, sirotant son café et feuilletant un magazine.

— Tu es là ? a dit Geoffrey, malgré lui.

— On dirait que ça ne te fait pas plaisir de me voir... Tu as quelque chose à me reprocher ?

— Je ne sais pas encore.

— Tu vas finir par trouver... Mais ce n'est pas grave. Un adolescent normal cherche à s'émanciper de ses parents. Pour surmonter la culpabilité qu'il éprouve à les abandonner, il devient agressif. C'est écrit dans ce magazine, je suis en train de lire.

— Si c'est écrit, ça doit être vrai... Tu es sortie de bonne heure...

— Je suis allée faire quelques courses. (Lui tendant le sac Armani :) Tiens, un petit cadeau.

— Ouah ! Super ! Il est génial ! Vasco va crever de jalousie.

— Il te plaît, alors ?

— Plus que ça ! Et plus que ta coiffure !

— Qu'est-ce qu'elle a, ma coiffure ?

Annabelle va se poster devant un miroir. Elle tente de redresser la mèche qui retombe sur son front, d'en ajuster une autre derrière l'oreille, s'ébouriffe la tignasse.

— C'est vrai, je suis horrible !

— Tu devrais retourner où tu allais avant, chez Martine Rose.

— Tu sais bien, je me suis brouillée avec elle. Elle est d'une prétention !

— Peut-être, mais elle a du talent. Invite-la à déjeuner, pour te réconcilier avec elle.

— Bon... Qu'est-ce que je ne ferais pas pour plaire à mon fils ?

Avec un peu de chance, j'ai deux à trois heures devant moi,

spécule Geoffrey le nez dans son bol, tandis qu'Annabelle téléphone dans la pièce à côté.

— Qu'est-ce tu fais là, toi ?

L'exclamation fait sursauter Geoffrey. Madame Hamdache entre dans la cuisine, l'aspirateur dans une main, le plumeau dans l'autre.

— Tu devrais pas être au lycée ?

— Je me suis fait renvoyer pour huit jours, Assia.

Madame Hamdache pose l'aspirateur, lève les yeux au ciel et en même temps la main au-dessus de la tête de l'adolescent, dans un geste de menace pas vraiment menaçant :

— Si tu étais mon fils, je te ferais obéir, moi ! C'est des claques qu'il te faut ! crie-t-elle en caressant la tête de son Geoffrey.

Suit une longue litanie sur les gosses de riches qui ne connaissent pas leur bonheur, et que Geoffrey écoute sans sourire ni contester. Madame Hamdache a tous les droits, avec lui. D'abord, elle est là depuis qu'il est né, et lui a servi de mère sans jamais rien demander en échange – pas même le prix des heures de ménage, a compris récemment Geoffrey au cours d'une discussion sur sa petite enfance. Simplement, elle se trouvait là alors qu'Annabelle s'absentait, et donc, elle s'occupait du petit, quoi de plus naturel ? De temps en temps, en faisant ses courses, Annabelle se souvenait que madame Hamdache lui rendait service et lui faisait un petit cadeau. Et madame Hamdache n'en demandait pas plus, elle l'adorait, ce gamin déjà intenable. C'est vrai, se souvient Geoffrey, qu'elle avait la main leste. Mais elle faisait des bricks et des makrouts à se damner. Et surtout, elle chantait, elle chante toujours. De vieilles chansons arabes, des rengaines tristes du bled, des trucs qui mettent les larmes aux yeux alors qu'on n'y comprend rien. Assia commence toujours par enlever ses chaussures. Elle masse ses vieux pieds atrocement déformés, et fredonne, bouche fermée. La gorge de Geoffrey se serre aussitôt, il ne



saurait pas dire pourquoi. La voix rauque se fraie un chemin dans la bouche édentée d'Assia qui frappe doucement la table avec la paume de sa main pour marquer le rythme. Une odeur aigre et douceâtre de sueur et de savon monte de ses pieds. Geoffrey s'assoit par terre, se roule en boule, les yeux sur les genoux pour qu'Assia ne le voie pas pleurer. Mais il sait qu'elle sait, c'est leur secret. Parfois, elle lui raconte sa vie, longue suite de malheurs et de deuils. C'est d'abord pour Assia, que Geoffrey veut faire la révolution, pour elle et pour ceux qui, comme elle, triment à longueur de vie pour seulement survivre.

— Je te crève les yeux si tu continues à faire le con dans ton lycée, mon fils, tu m'entends ! Maudite soit la religion de ton grand-père !

Geoffrey s'étrangle avec le café en entendant la malédiction – Assia en a en réserve des dizaines et des dizaines, toutes plus désopilantes les unes que les autres pour une oreille occidentale.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive mon fils ? murmure Assia, balançant son plumeau pour s'asseoir près de Geoffrey et l'enlacer d'un bras. Mon fils, mon garçon, qu'est-ce que t'as ?

— Rien.

Geoffrey serre les lèvres et secoue la tête. Au retour d'Annabelle, il replonge dans son bol et Assia reprend son plumeau.

– Tu avais raison, elle est adorable, Martine Rose. Je me suis montée la tête. Nous avons rendez-vous chez Angelina.

Annabelle sortie, Geoffrey craque. Il fond en larmes. Assia se rassoit près de lui et lui tend un mouchoir.

— Dis-moi, mon petit.

— Mon père n'est pas mon père.

Les larmes l'étouffent, il ne sait même pas pourquoi il pleure. Ben quoi ? Circulez, y'a rien à regarder ! Il pleure dans son bol, affalé sur la table, des sanglots monstrueux qui, en

passant dans sa gorge, font des torsions et des nœuds. Il pleure comme il n'a jamais pleuré, comme s'il lavait seize ans d'existence à grands seaux de larmes. Il pleure à en perdre le souffle, à en perdre la raison rationnelle.

— Des racontars, mon garçon ! Des méchancetés ! Pourquoi tu écoutes les imbéciles ?

Les pauvres consolations d'Assia sont de peu d'effet. Pourtant, Geoffrey ne se sent pas triste. En dedans, il aurait même envie de sourire, de rire au soleil neuf qui se lève en lui. Alors il rit et il pleure, il rit en pleurant. Assia l'observe, dubitative. Elle le connaît bien, son Geoffrey. Ce rire dans les larmes ne lui dit rien qui vaille. Il va faire une bêtise, une énorme, elle le sent. Elle essaie de conjurer le sort :

— Jure que tu vas pas faire de bêtises !

— Je peux pas jurer, Assia. Je ne suis pas un menteur, moi.

— Inch'Allah ! soupire Assia en retournant vers sa cuisine.

Par où commencer ? se demande Geoffrey. L'appartement de deux cents mètres carrés où il vit depuis toujours lui semble immense. La logique le conduit d'abord à la chambre des parents. Tous les secrets sont dans la chambre des parents.

Un frisson secoue Geoffrey quand il pousse la porte. C'est une pièce meublée comme un musée d'antiquités féodales scénarisé par Hollywood : lit à baldaquin Louis XIII couvert d'une courtépointe en soie rose vif, coiffeuse de même époque décorée par M'an Nana de petits cœurs en satin, et le reste à l'avenant.

Il va directement à la coiffeuse, ouvre en tremblant, l'un après l'autre, les seize petits tiroirs : tubes, pots, crèmes et fards, pinceaux, peignes et brosses, fanfreluches et objets inutiles, par exemple un vélo miniature. Qu'est-ce qu'elle fait avec un vélo miniature, M'an Nana ? Elle n'a jamais été supporter du Tour de France !

Geoffrey passe à l'armoire monumentale, lourdes portes, piles de petit linge, tee-shirt, bodys, caracos. Dans les tiroirs, des bas, des petites culottes, des soutiens-gorge. Les joues en feu, Geoffrey retourne cette intimité interdite, passe la main au fond du tiroir et derrière le tiroir. Dans le grand placard, les chemises du dentiste, celles d'hiver, celles d'été, les chemisettes, les costards, les tailleurs de M'an Nana, innombrables, les robes, les manteaux, les blousons... Sur les étagères du haut, des couvertures, des couettes, des draps.

Après une heure d'inspection scrupuleuse de la chambre, rien. Geoffrey passe au bureau de Philippe, la peur au ventre. Le dentiste est tellement méthodique que, si une pile de papiers est déplacée de trois millimètres, il le remarque. Les dossiers sont alignés dans un ordre impeccable, impeccablement

étiquetés. La main de Geoffrey s'empare d'abord du dossier étiqueté « état civil ». Dedans : passeports de la famille (c'est Philippe qui conserve les papiers d'Annabelle et de Geoffrey qui, l'un et l'autre, égarent tout ce qu'ils touchent), Certificat d'accouchement, délivré à monsieur Philippe Meurtaut par la sage-femme soussignée Anziaux Marie-Pierre, et certifiant que madame Annabelle Meurtaut vient d'accoucher, le deux mars 2001 à 8 heures 15, d'un enfant de sexe masculin né viable.

L'indiscutable réalité de l'acte rend soudain Geoffrey dubitatif. Il est en train de se monter la tête. Philippe était là, à l'accouchement... Il a conservé le carnet « Naissance et Santé » de la clinique, une photo où on les voit tous les trois, lui assis sur le lit, adossé contre l'oreiller avec M'an Nana pâlichonne, et entre eux deux le bébé Geoffrey. Ils sourient tous les deux. Le bébé roupille.

Livret de famille. Geoffrey l'ouvre par acquit de conscience. Première page : Extrait de l'acte de mariage numéro 3, le vingt janvier 2001, en la mairie du huitième arrondissement. Les jeunes mariés habitaient sans doute chez les parents de M'an Nana. Il a dû avaler son bonnet, pépé Devalière, songe Geoffrey, de devoir marier sa fille en cloque de sept mois ! Il ne peut retenir un rictus en imaginant le rentier pète-sec, confit en religion, entrant dans l'église avec, au bras, sa fille enceinte et pas qu'un peu, de sept mois ! La honte ! Ils ont dû se prendre un de ces savons, Philippe et M'an Nana ! Enfin, Philippe... Pas forcément Philippe ! Ce mariage tardif corrobore la thèse Galucheu : pépé Devalière a accéléré le mariage de Philippe et de M'an Nana, enceinte d'un autre. Et voilà Geoffrey reparti à fouiller avec une ardeur renouvelée. Tout y passe, y compris les déclarations d'impôts.

À une heure, la faim le ramène vers la cuisine. Assia lui a fait trois bricks qui sommeillent, au tiède sous un linge plié. Elle est partie sans venir voir ce qu'il traficotait, par crainte superstitieuse d'aggraver le problème (Assia est convaincue

que sa vie catastrophique est le résultat d'une sorte de malédiction qu'elle porterait depuis l'enfance : elle a la scoumoune).

Geoffrey considère le salon d'un œil perplexe en avalant les bricks. Où est-ce qu'on pourrait cacher quoi que ce soit dans cette vitrine ? Car plus encore que la chambre, le salon est un musée d'antiquités. De l'authentique, papy et mamie Devalière n'achètent qu'à Drouot, chez les plus grands. Table XVIII<sup>e</sup> en marqueterie de bois précieux, chaises et fauteuils Louis XV, le secrétaire de M'an Nana dont la légende dit qu'il a appartenu à la Pompadour. Quand M'an Nana écrit (une fois par an, pour les vœux), c'est sur ce joyau qu'elle se livre au pensum.

Une fois abaissé l'abattant, le meuble révèle quantité de caches, petites étagères, petits tiroirs. L'un d'eux est fermé à clé. Persuadé que c'est le bon, Geoffrey s'escrime avec un trombone dans la serrure jusqu'à ce qu'elle cède. Je suis le roi de la cambriole ! se -dit-il. À l'intérieur, déception. Il n'y a qu'un article de journal vieux de dix ans. C'est la manie de M'an Nana, de découper des articles et de les garder on se demande pourquoi, elle ne s'en sert jamais.

## LE PRIX NIEPCE AU PHOTOGRAPHE VICENTE AVILEZ

*Le prix Niepce, qui récompense chaque année un jeune talent de la photographie, a été décerné cette année à Vicente Avilez, photographe d'origine mexicaine...*

Bizarre que M'an Nana s'intéresse à la photo, se dit Geoffrey. Il est vrai que la lecture assidue des magazines l'amène à s'intéresser à tout, c'est-à-dire à n'importe quoi. Sur n'importe quel sujet, elle connaît la dernière nouvelle – qu'elle oublie, aussitôt remplacée par la toute dernière nouvelle. Geoffrey poursuit sa fouille, lit des cartes postales envoyées des quatre coins du monde par les nombreuses amies de M'an

Nana, dont une, signée Patricia, représente le zocalo de Mexico un jour de fête : *Tout va bien, mais la révolution n'est pas pour demain !*

Geoffrey glousse. Ah, il l'imagine, M'an Nana, se préoccupant de la révolution ! La bonne blague ! Il faut dire que c'était il y a cent ans, comme dit M'an Nana. 2 août 2000, le cachet de la poste en fait foi.

Quand il a passé en revue tous les tiroirs, inspecté toutes les caches, il est trois heures, et Geoffrey n'a pas avancé d'un pouce dans sa quête du nom du père. Il remet tout en place, ou à peu près. De toute façon, M'an Nana est tellement pagailleuse qu'elle ne remarquera rien. Sauf qu'il n'a pas la clé pour refermer le petit tiroir, et la flemme de faire l'opération inverse avec le trombone. Tant pis.

Il referme l'abattant du secrétaire, pour s'intéresser au long buffet bas : services en porcelaine, couverts en argent, verres de cristal. Fatigue. Dans le meuble fourre-tout de l'entrée sont entassés pêle-mêle rollers, parapluies, paniers de marché, bottes. Le placard à portes coulissantes du couloir ne contient rien d'autre que des tonnes de linge de maison. Est-il utile d'inspecter la cuisine ? Non. On ne cache pas un secret entre les assiettes, les casseroles et les cocottes.

Il est quinze heures. M'an Nana ne va plus tarder. Geoffrey doit se rendre à l'évidence : il a fait chou blanc. Il erre de pièce en pièce, dépité, pour se retrouver dans la chambre des parents. Pas de doute, se dit-il, c'est pourtant bien le meilleur endroit ! Quand il se rend compte qu'il a oublié les chevets jumeaux, de chaque côté du lit... Il ne trouve rien d'intéressant ni d'un côté ni de l'autre, mais le tiroir d'Annabelle est deux fois moins profond que celui de Philippe. Bizarre, pour deux meubles jumeaux ! Il y a un truc. Sûrement un double fond du côté d'Annabelle.

Manque de chance, il entend :

— Tu es là, mon Geoffrey ?

Geoffrey se précipite dans le couloir, puis dans la salle de bains.

— Je suis dans la salle de bains, M'an Nana.

Geoffrey s'asperge d'eau froide, le visage, le cou, les cheveux. Il est dégoulinant quand il apparaît aux yeux d'Annabelle.

— Tu as fait de la plongée sous-marine ! dit-elle. C'était super sympa, avec Martine Rose. Elle m'a même casé un rendez-vous en fin d'après-midi.

— Ça, c'est une bonne nouvelle ! dit Geoffrey en enlaçant M'an Nana qui gémit :

— Mais tu es tout mouillé, chenapan !

À peine Annabelle ressortie, Geoffrey fonce dans la chambre. Une pièce métallique sert de butée et empêche le tiroir de sortir entièrement de son logement. Geoffrey, les mains moites, trouve enfin le système pour dégager la butée. Dans la partie secrète, il y a un paquet de lettres ficelé avec un ruban rouge. Geoffrey le glisse sous son pull, dans sa ceinture, remet le tiroir en place et s'enferme dans sa chambre.

*“Mon amour, mon adorée, ma Nana Belle, n’aie pas peur, à nous deux nous avons la force, rien ni personne ne pourra nous retenir. Ils seront obligés de céder, ne t’inquiète pas. Quand je doute, je ferme les yeux et je te revois dans la barque, ta main dans l’eau, tes seins nus et ton...”*

*Vicente*

*...Ne t’en fais pas, je t’attends. Et surtout, ne te mets pas en colère contre ton père, on dit chez moi : mas vale mana que fuerza. Sois patiente, mon adorée, et quand tu t’impatientes, souviens-toi de la nuit...*

*...ton corps, ton sexe...*

*Soy tuyo, Vicente*

*Je t’emmènerai chez moi, à Quauhnahuac, et adieu les soucis ! On vit de rien, là-bas, la plupart des gens sont si pauvres. Le soir on va prendre le frais sur le zocalo avec les amis. Je te les présenterai, mes amis de toujours, tu les aimeras, Miguel, Alfonso...*

*Soy tuyo, Vicente*

*...Je lui parlerai, ne t’inquiète pas. Il verra bien que je suis*



*un homme honnête, que je t'aime. Il sentira tout de suite que je saurai prendre soin de toi, ce sont des choses qu'on n'a pas besoin d'expliquer...*

*...J'aime tes mains, elles sont longues et douces, faites exactement pour les caresses, ma Nana Belle...*

*...J'en ai tiré une dizaine de clichés, mais je ne les mettrai pas dans l'expo, impossible ! Ton corps nu sous les regards d'autres hommes ? Je deviendrais fou ! Je serais capable de casser la gueule du client qui s'attarde un peu trop ! J'en ai fait un album, c'est ma "collection particulière"...*

*...Mon adorée, jamais nous n'oublierons ce nom, l'Hôtel des Roses, un nom idiot, c'est vrai, d'autant qu'il n'y en avait pas trace, de roses, mais dans notre cœur, le nom embaumera comme...*

*...ton ventre sous mes lèvres...*

*Soy tuyo...*

*...ton corps nu dans la fumée de la cigarette, une photo gravée à jamais...*

*Soy tuyo, Vicente*

*Ne me quitte pas. Résiste, mon amour, sois ferme ! Ne te laisse pas impressionner par des menaces ! J'ai confiance en toi, tu es tellement forte ! Oui, j'ai confiance. J'ai enfin pu acheter les billets, mes parents nous attendent là-bas. Nous serons libres, ma chérie, enfin libres ! À Quauhnahuc je te montrerai les lieux où flotte encore l'esprit du Consul, la calle Nicaragua, le Bella Vista qui n'est sans doute pas l'original, mais un hôtel refait dans l'esprit du roman...*

*...Je te soutiens par la pensée, ma petite Nana très belle, ne plie pas, nous n'avons plus que quarante-huit heures à souffrir. Après-demain, nous serons de l'autre côté de l'océan, et tu seras mienne pour toujours. Soy tuyo... Vicente*

*Vicente...*

*Vicente...*”

Ce bruit sourd, c’est le sang qui bat contre les tympan. Geoffrey se laisse tomber de tout son long sur la moquette de sa chambre, parmi les lettres éparpillées. Il y en a des dizaines, toutes de la même écriture haute et ferme, toutes signées Vicente.

Geoffrey n’a pu en lire aucune en entier. Trop intimes, trop insupportables, ces lettres d’un homme qui chante le corps de sa mère et parle de son sexe avec l’impudeur des amants. Il les contemple de loin, attrape une phrase au hasard, la lit de biais comme s’il regardait à contrecœur par le trou d’une serrure.

Mais dans la débâcle des sentiments qui traversent Geoffrey, une certitude : Vicente est son père. Il a envie de rire et de pleurer. De geindre et de mordre. Il pose sa joue sur les lettres. Le papier est doux, pelucheux, usé. Il sent la poussière et l’encre, le tabac. Est-ce qu’il fume, Vicente ? Sûrement. Exactement le contraire de Philippe : pas de tabac, pas d’alcool, pas de passion, pas d’excès, du travail, de la patience, un titre, stomatologue, auquel il tient comme à la prune de ses yeux, du fric accumulé année après année pendant quinze ans, une clientèle fidèle et pleine aux as dans le VII<sup>e</sup> arrondissement...

Tandis que Vicente, la passion... Même s’il esquivait d’instinct les passages les plus enflammés des lettres, Geoffrey sent le feu qui brûle Vicente. Alors que lui-même n’a jamais été amoureux d’aucune fille, il éprouve la violence de l’amour dans les mots volés aux lettres de Vicente. Dans les mots volés aux lettres d’amour de son père à sa mère. Territoire interdit.

Au cœur de la nuit, la bombe explose dans sa poitrine. Son cœur a cogné si fort qu’il a mal, des étoiles plein la tête. Peut-être s’était-il assoupi. Le voilà debout, à la fenêtre, aspirant l’air comme un poisson à sec : dans le demi-sommeil, un titre

de journal lui est apparu, en capitales noires, énormes :

## LE PRIX NIEPCE AU PHOTOGRAPHE VICENTE AVILEZ

Récupérer cet article, maintenant, tout de suite ! Dès que le cœur se calme, dès que j'ai retrouvé mon souffle, se dit Geoffrey, la tête bourdonnante.

Dans le secrétaire ! L'article était sous clé dans le secrétaire et je n'ai rien vu, rien senti. Quelle crétin, je fais ! Brêle ! Gourdasse ! Veau ! Il n'a pas d'insultes assez fortes dans son vocabulaire pour dire ce qu'il pense de lui-même. Il n'a même pas frémi en touchant ce papier !

C'est comme s'il avait manqué son père pour la deuxième fois. Il s'en veut. Et dès qu'il peut marcher sans chanceler, il se précipite au salon à pas de loup, ouvre le secrétaire, prend l'article dans le tiroir, le rapporte dans sa chambre comme un objet précieux.

*“Le prix Niepce, qui récompense chaque année un jeune talent de la photographie, a été décerné cette année à Vicente Avilez, photographe d'origine mexicaine installé à Arles depuis une dizaine d'années...*

*...Quel Arlésien ne connaît pas la boutique de Vicente... il est de toutes les fêtes familiales, communions, mariages, baptêmes... fêtes locales... la peygoulade et les fêrias de Pâques et de...*

*...nombreuses expositions à Mexico et à Paris...*

*...le prix Niepce décerné par le jury du Festival de la photographie présidé par l'illustre Lucien Clergue récompense... blablabla...*

*la Provence, samedi 27 juin 2011.”*

Vicente Avilez, Arles.

À quatre heures du matin, Geoffrey allume son ordinateur. Internet. Pages jaunes. Vicente Avilez, photographe, Arles. L'adresse et le téléphone s'affichent : 2, rue du Forum, 13200 Arles, 04-90-49-49-49.

Il est aussitôt tenté d'appeler. "...Allô ? Excuse-moi de te déranger en pleine nuit, pap'. On a pris seize ans de retard, alors je suis un peu pressé..."

Non, ça ne peut pas marcher. Il va se faire raccrocher au nez. Une seule solution : aller à Arles. Voilà ce qu'il faut faire.

En trois *clics*, Geoffrey trouve les horaires de train. Il y a un direct à 6 h.54. Le dentiste sera encore couché. Et pas besoin de faire le coup du traversin sous les couvertures : ni Philippe ni Annabelle n'entrent dans sa chambre le matin. Dans le pire des cas, Assia va s'inquiéter sur le coup de midi. Il sera arrivé à Arles depuis plus d'une heure. Il prend le temps d'envoyer un e-mail à Vasco :

*"Hombre ! Je file dans le sud récupérer el papa mio, el mexicano. J'espère que j'arriverai largement avant le début des Tontons flingueurs (je te rappelle qu'au début des Tontons, le Mexicain est en train de clamser). Je te raconte tout en détail dès que poss'. Si tu croises ma mère, tu lui dis qu'elle est une sacrée cachotière. Si tu croises mon ex-père, tu lui dis : tchao menteur ! A+*

*Geoff'*

*PS : Toi qui as de la culture, tu sais qui c'est, le consul de Quahnahuac au Mexique ? Réponse sur le web, je me branche de chez pap'."*

C'est la première fois que Geoffrey écrit pap'. Philippe, c'est papa. Pap', c'est un autre, plus gai, plus vif, plus Geoffrey... Pas le temps de s'attarder en rêveries. Trois slips et sa brosse à dents dans son sac à dos, plus quelques billets piqués à M'an Nana, ses rollers, sa carte d'identité, sa carte

bleue. Paré ?

# DEUXIÈME PARTIE

## 6

Voilà Geoffrey roulant à fond les roulettes sur le boulevard Diderot, devant la Gare de Lyon. Puis voilà Geoffrey roulant à fond les roulettes sur le quai du Rhône. Entre les deux : trois heures et demie de TGV, la traversée de la France, dont il n'a rien vu, écrasé par un sommeil de plomb.

Sur le quai, il est ébloui par la lumière transparente, et soulevé par le spectacle du fleuve si vaste qu'on croit le voir déjà se perdre dans la mer, là-bas au-delà du pont.

C'est tout petit, Arles. En un quart d'heure, il a déniché la place du Forum, la minuscule rue du Forum donnant sur la place, la boutique du photographe, Vicente Avilez, c'est écrit sur la porte.

Geoffrey se scotche à la vitrine, examinant en détail les appareils exposés. Dans le magasin, un homme de haute taille, bâti comme un rugbyman, très brun, discute avec un client... C'est mon père ? se demande Geoffrey en tremblant. L'ivresse qui le soulevait l'a quitté. Il a peur, submergé par le doute. Ne s'est-il pas monté la tête depuis le début ? Ce type a peut-être été seulement l'amant de sa mère... Dans le sac à dos, il ne sent plus le poids des lettres qui le protégeaient, le cuirassaient. Les aurait-il perdues ? Il ne peut se retenir de vérifier dans son sac. Oui, elles sont bien là.

L'homme du magasin jette vers lui des regards intrigués. Une crête de coq, à Arles, ça se remarque. Et qu'est-ce que fabrique cet olibrius depuis un quart d'heure à la vitrine ?

Geoffrey sent qu'il doit se décider. Il pousse la porte,

— Vous faites des photos d'identité ?

L'homme montre du doigt une pancarte indiquant les tarifs.

— Mais avant, j'ai un portrait à finir. J'en ai pour cinq minutes.

Geoffrey fait oui de la tête, la gorge nouée. Cet homme imposant en chemise jaune vif : son père ? Une carrure d'athlète, rien à voir avec le format maigrichon du dentiste. Des cheveux très noirs et raides tombant sur les épaules. Une tête d'Indien, songe Geoffrey, la tête de l'Indien qui soulève le lavabo au-dessus de sa tête dans « *Vol au-dessus d'un nid de coucou* ». Une tête d'Indien, comme moi. C'est mon père, sûr !

L'homme passe dans le studio attendant où un couple de septuagénaires à la mine renfrognée patiente devant un décor de rêve polynésien.

— Allez, lance le photographe, encourageant. Un petit sourire, c'est vos noces d'or !

— D'argent, d'argent ! grommelle le Vieux. L'or, on est pas près de le voir !

— Surtout si tu continues à boire pastis sur pastis ! glapit la vieille, avec un fort accent du Sud.

— Je bois ce que je veux, madame ! rétorque le vieux, royal. Et le pastis, quand on en boit normalement comme moi, ça ne fait pas de mal. Pas vrai Vicente ?

— Quand on en boit normalement pas beaucoup, non, ça ne fait pas de mal, répond Vicente d'un ton apaisant.

— Mais quand on en boit huit à dix par jour, s'insurge la vieille, c'est normalement pas beaucoup, à votre avis ?

— Pardon docteur ! lance Geoffrey depuis le magasin. Vous faites des portraits ou des radios du foie ?

Vicente pouffe.

— Je fais tout, même les trucages ! Allez on sourit, on est heureux !

Pépé et Mémé affichent aussitôt le même sourire de

commande, horizontal et idiot. Geoffrey éclate de rire. Vicente ne peut pas se retenir. Il a du mal à retrouver son sérieux pour articuler :

— Et voilà, on en fait une petite deuxième...

Et à nouveau, Pépé et Mémé étirent leurs muscles faciaux pour un sourire grotesque.

— Bravo ! dit Vicente. Je vous libère !

Pépé bondit de sa chaise, Mémé soulève pesamment son gros derrière.

— Tu paies ! lance-t-elle avec un coup de coude dans les côtes de son époux.

Vicente l'arrête d'un geste :

— Pas aujourd'hui, quand vous viendrez les chercher...

— C'est qu'il les lâche avec un élastique, vous savez ! commente la vieille, acerbe.

Enfin, ils sortent, Mémé derrière Pépé. Ils s'en vont l'un derrière l'autre le long du trottoir étroit. Les regards encore étincelants de rire du père et du fils se croisent pour la première fois.

— Tes photos d'identité, tu veux les quatre identiques ou quatre poses différentes ?

— Quatre différentes, comme ça je pourrai choisir la meilleure.

— Pour offrir à ta petite amie, c'est ça ?

— Euh... non, non, bredouille Geoffrey, pris à contre-pied.

— Installe-toi ici. En voilà une belle crête ! Ça va prendre la lumière impec ! Tu as été coq dans une vie antérieure ?

— Non, c'est juste pour faire chier mon beau-père...

Oui, tel est désormais le nom de Philippe : beau-père. Même pas ex-père, beau père, faux-père.

— Métier pas facile, beau-père, dit Vicente, j'en sais quelque chose... Tiens, justement la voilà, la princesse ! ajoute-t-il à l'instant où une jeune fille au regard lumineux pousse la porte.



— Salut ! M'an est là-haut ?

— Oui. Toi, je parie que tu as encore perdu ta clé ?

La jeune fille monte tout de suite le ton :

— Pourquoi tu dis ça ? Je ne l'ai pas perdue, elle est dans ma chambre ! Tu m'accuses toujours !

Elle tourne les talons, après un regard foudroyant au jeune homme à crête rouge.

— Tu vois ce que je te disais ? dit Vincente, une fois la porte refermée. Mission impossible, beau-père.

— C'est vous qui avez eu le prix Niepce en 2011 ? lâche Geoffrey tout à trac.

Vicente se redresse, fixe Geoffrey, interrogateur, un brin soupçonneux :

— Comment tu sais ça, toi ?

— Je l'ai lu dans *La Provence*...

— C'est une vieille histoire !

— Ma grand-mère collectionne les vieux numéros...

— Et tu lis les vieux numéros de *La Provence* ?

— Je m'ennuie tellement chez elle...

— Tu sais qu'il y a des lectures plus enrichissantes ?

Vicente reste intrigué. La prise de vue est terminée.

— Les photos seront prêtes dans un quart d'heure.

— Je repasserai.

— Dans l'après-midi, alors. À Arles, tout ferme à midi. On ne plaisante pas avec Sainte-Graille ! Comment tu t'appelles ?

— Geoffrey Meurtaut.

— Tiens, Geoffrey, comme le consul, murmure Vicente.

Il écrit le nom sur une pochette cartonnée.

— Le consul ? dit Geoffrey, estomaqué.

Vicente ne répond pas. Il passe la main devant son visage comme s'il chassait une mouche.

Dehors, Geoffrey respire. De l'air ! Il étouffait, dans cette boutique. Crête au vent, il s'élance au hasard des ruelles. Il fait doux, presque chaud. Des touristes baguenaudent aux terrasses des cafés. L'un d'entre eux a été refait sur le modèle d'un café peint à Arles par Van Gogh. Le tableau original est reproduit sur un support en pierre, juste devant le café.

Pas gênés ! pense Geoffrey. Van Gogh est mort dans la misère, rejeté de tous les Arlésiens qui le prenaient pour un fou, et ils en font un commerce ! C'est comme cet hôtel dont parlait Vicente dans ses lettres, le Bella Vista, refait à Quauhnahuac d'après le livre du consul... Qu'est-ce que c'est que ce bouquin ? Qui c'est, ce consul ? Un consul qui s'appellerait, ou se serait appelé comme moi ? Vasco doit savoir, lui, c'est sûr ! Mais Vasco est à Paris, bien sage, en cours...

Geoffrey s'offre quelques acrobaties sur la place dallée devant la mairie, pour le plus grand plaisir de bambins qui l'applaudissent. Puis il dévale la contre-allée du boulevard des Lices, s'achète un sandwich, des churros, remonte manger dans le parc où des adolescents discutent, rigolent, chahutent. C'est la belle vie, ici, on dirait... Pas pressés, hein ? Le stress, ça doit pas être la première cause de mortalité... Non, c'est plutôt le pastis. Geoffrey rit en repensant aux deux vieux. Ah ! ça l'a bien fait marrer, Vicente, le coup de la radio du foie, songe-t-il tout content de lui. C'était super. Ils étaient complices... Lui, au moins, c'est pas comme Philippe, il a le sens de l'humour, se dit Geoffrey.

À deux heures, Geoffrey retourne rue du Forum. Il a un plan : il va entrer dans la boutique quand il n'y aura pas de client, essayer d'engager la conversation, et de fil en aiguille,

en arriver à lui dire : “J’en ai une bonne à t’apprendre, figure-toi que tu es mon père !” Groupes ! il va faire, Vicente. Geoffrey en rit tout seul.

Mais à la place de son père, c’est une jeune femme brune, assez austère. Dans sa tête, Geoffrey l’appelle « Dadame ». Il passe son chemin. Il descend vers le Rhône, circule entre les petites maisons bancales et resserrées de La Roquette, s’extasie sur les placettes, les palmiers, les platanes colossaux, les balcons fleuris, tout l’enchanté.

Une heure plus tard, ce n’est pas Vicente qui tient le magasin, ce n’est plus Dadame, c’est la belle-fille au regard de feu ! Elle a un petit sourire à l’entrée du garçon à crête de coq.

— Salut, mam’zelle Pétard ! lance Geoffrey.

— Pourquoi tu m’appelles comme ça ? Mon nom est Julie.

— Ce matin, tu avais l’air drôlement fumasse, Julie !

— C’est Vicente, il m’énervé !

— Pourtant, il a l’air super sympa, ton beau-père. Tu verrais le mien !

— Comment tu sais que c’est mon beau-père ?

— Il parle avec ses clients.

— Qu’est-ce qu’il t’a dit de moi ?

— Que tu étais grave pénible, au quotidien, et que tu n’étais même pas vendable en magasin.

Les yeux de Julie s’agrandissent et étincellent de fureur, elle ouvre la bouche... Mais à la mine de Geoffrey, elle comprend qu’il lui raconte des craques. Elle allonge le bras par-dessus la caisse et lui balance une claquette sur l’épaule.

— Dis donc, t’es une violente, Julie !

— Et tu n’as encore rien vu !

L’arrivée soudaine de Dadame fauche leurs émois naissants. Elle s’adresse d’un ton morne à Geoffrey :

— C’est à quel nom ?

— Geoffrey Meurtaut.

Voici les photos. Julie empoche l’argent avec un dernier

regard enjôleur coulé entre les cils noirs... Un frisson délicieux traverse Geoffrey qui lui rend la pareille, mais fait néanmoins demi-tour sans s'attarder, sous l'œil sévère de Dadame. C'est sûrement la femme de Vicente. Il ne doit pas rigoler tous les jours ! songe Geoffrey. Ils sont assortis comme une carpe et un lapin ces deux-là, parole ! Et avec maman ? Il ne rigolait peut-être pas tous les jours, mais c'était la passion ! Et moi, est-ce que je connaîtrai la passion ? La question le traverse, légère. L'avenir, son avenir immédiat lui paraît si trouble, alors l'avenir lointain ! Qu'est-ce qu'il va faire, tout à l'heure, demain, quand il aura dit à son père qu'il est son père ? Venir vivre avec lui, ici, à Arles, au-dessus de ce magasin ? Et Vasco ? Et M'an Nana ? Tout est si confus !

Il examine les photos d'identité comme si elles allaient lui révéler un secret, le secret de son existence. Mais la seule chose qui éclate avec évidence, c'est la crête de coq irisée par la lumière. Super photos d'identité, pap' ! dit-il comme s'il communiquait télépathiquement avec Vicente. J'en ai jamais eu d'aussi belles ! Merci pap'

Mais ce n'est pas télépathiquement qu'il voudrait parler à Vicente. C'est en vrai. Où est-il ?

Pour passer le temps en attendant le retour de son père au magasin, Geoffrey s'offre une visite guidée des monuments d'Arles, accroché au petit train blanc qui transbahute les touristes à travers la vieille ville, au grand dam du guide qui s'agite et vocifère. Y'a pas à dire, c'est beau, l'Antique ! Les arènes, les thermes de l'empereur Constantin, ça en jette ! Geoffrey lâche le petit train devant l'amphithéâtre et dévale la rue de la Calade jusqu'au forum. Merde, c'est toujours Dadame, à la caisse. Où il est passé, mon pap', el mexicano ?

Il connaît la ville par cœur, maintenant, il est passé par toutes les rues... Minuscule, ce bled ! Comment on fait, pour vivre ici ? Rien à découvrir ! Quel ennui ! Lorsqu'il repasse

pour la dernière fois devant le magasin de photo, le rideau est tiré. Geoffrey voit s'avancer la nuit avec inquiétude. Qu'est-ce qu'il fiche ici ? Qu'est-ce qu'il attend ? Qu'est-ce qu'il veut ? Il n'en sait plus rien.

Au-dessus du magasin, les fenêtres sont allumées. Geoffrey se poste en face, dans l'encoignure du fleuriste, et scrute. Des ombres passent derrière les fenêtres éclairées. On dirait qu'il y a pas mal de monde, mais il ne reconnaît personne. L'une des fenêtres s'ouvre brusquement. Vicente apparaît, se penche, tire les volets. Geoffrey s'écrase contre la vitrine, se rencogne dans le renfoncement.

Si Vicente l'apercevait ! Eh bien quoi, s'il l'apercevait ? Je serais foutu, se dit Geoffrey. Puis tout aussitôt : Foutu pourquoi ? C'est idiot ! Aussitôt bouclée la troisième paire de volets, Geoffrey détale. À nouveau, le boulevard des Lices. Beaucoup de monde aux terrasses des restaurants, beaucoup de touristes étrangers. Le parc est fermé. Geoffrey se laisse tomber sur un banc, brusquement épuisé.

— T'as pas un p'tit truc pour moi ? geint un jeune SDF en s'approchant, la main en sébile.

— Tiens, répond Geoffrey d'une voix éteinte, en lui collant au creux de la paume les quatre photos d'identité.

— P'tit con ! s'emporte le SDF.

Geoffrey fouille à nouveau ses poches et en tire cinq euros qu'il pose sur les photos.

— Je retire ce que j'ai dit, t'es un p'tit con sympa.

— T'as tout compris, murmure Geoffrey.

— Normal, j'ai une licence de psycho, mon pote. Tu me crois pas ?

Geoffrey le regarde. Le type a l'air plutôt sympathique, une lueur d'arrogance dans les yeux qui n'est pas pour lui déplaire.

— Je te crois. Y'a bien des licenciés de maths qui font la plonge. Pourquoi les diplômés en psycho feraient pas le trottoir ? Comment t'en es arrivé là ?

— T'en arrives là, quand tu penses... Quand tu te mets à voir le monde comme il est, et pas comme on te fait croire qu'il est. J'étais directeur des ressources humaines, mon petit pote, DRH, ça s'appelle. Maison avec piscine, Safrane, vacances de rêve, et puis, je sais pas trop pourquoi, j'ai commencé à me dégoûter... Un vrai dégoût, tu vois ! À dégueuler ! Je passais la journée à trier des gens ou à les persuader que leur vie dans la boîte était formidable... À dégueuler, je te dis !

— Et tu as tout lâché ?

— Ouais. Un matin je suis entré dans le bureau du boss et je lui ai dit : vous êtes un pauvre type, et vous avez fait de moi un pauvre type. La vie, c'est pas ça. Ciao !

Ses épaules se secouent comme s'il riait :

— Le boss n'était pas trop con. Il m'a traité de poète. Mais il ne m'a pas filé mes indemnités, pour autant... Les poètes, ça n'a plus sa place dans la société.

Geoffrey lui tapote l'épaule, compatissant. Il est incapable de dire un mot. Le SDF-DRH continue :

— Toi, je vais te dire... Et je suis psychologue, ne l'oublie pas... Tu sais pas où t'en es, tu sais même pas qui t'es. T'as jamais couché avec une fille, peut-être même jamais aimé une fille, et t'es pas sûr de pouvoir. Alors tu te fais une crête de coq. Parce qu'un coq, il en a. Des petites, mais efficaces, c'est bien connu. Un coq, ça trône au milieu des poules, et comme tu n'es pas sûr d'être digne d'en aimer une seule, tu te dis : pourquoi pas une cour de petites poules, hein ?

Geoffrey fixe au-dessus de lui le feuillage mobile du micocoulier. Qu'est-ce qu'il raconte cet enfoiré ? Il comprend et ne comprend pas. Les paroles sont obscures et lumineuses.

— T'as un problème d'identité à résoudre, mon grand, conclut le SDF en lui recollant les quatre photos au creux de la paume. Et tu ne devrais pas attendre. Ça a vite fait de tourner jus de boudin, ces affaires-là.

Geoffrey se lève comme un automate. Il ne prend même pas

le temps de dire au DRH : merci pour la consultation. Il descend à toute allure la contre-allée du boulevard des Lices, tourne à droite, juste avant le théâtre... Et là, bang ! Il le reconnaît sans l'avoir vraiment vu : son père arrive en sens inverse sur le trottoir. Il est habillé d'un veston sur son jean usé. Devant lui trotte Dadame, en robe de satin noir et petite veste violette, trop maquillée, l'air d'une enfant prise en faute.

— Oui, ça me fait chier le théâtre ! braille Vicente. Je n'aime pas qu'un mec vienne me la jouer sur scène... Tiens, Geoffrey crête de coq !

— Salut !

— T'es pas rentré chez ta grand-mère ?

— J'y vais, bredouille Geoffrey.

— Eh bien moi, je suis de sortie, je vais m'emmerder au théâtre !

— Arrête un peu de faire ton cinéma ! fait Dadame.

Elle le pousse devant elle et le colosse obéit en ronchonnant.

Comment je vais faire, moi ? se dit Geoffrey. Je vais l'attendre en bas, devant la porte ? À moins que Julie me fasse entrer ? La voilà, l'idée de génie ! Il va attendre Pap' avec la belle belle-fille !

Revigoré, il roule jusqu'à la rue du Forum, sonne au numéro 2 sans hésiter, longuement. La fenêtre du premier s'ouvre sur le regard étincelant de Julie :

— Qu'est-ce que tu fais là ? chuchote-t-elle, tout émoustillée en le reconnaissant.

— Écoute, j'ai un truc vachement important à te dire. Je te jure que je m'incruste pas, laisse-moi entrer.

— Je peux pas ! Mes parents sont pas là ! Ils interdisent qu'on ouvre, quand ils sont pas là !

— Qui c'est ? piaille une voix de petite fille.

La mouflette se fraie un passage entre la grande sœur et la fenêtre, penche sa frimousse et crie :

— T'as vu, il a les cheveux rouges ! Qui c'est ?

— Un copain. Allez rentre, Margot, va au lit !

— C'est ta petite sœur ? demande Geoffrey.

— Ma demi-sœur, répond Julie. On a la même mère.

— Alors c'est ma demi-sœur aussi, on a le même père.

— Quoi ? crie Julie.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qu'il a dit ? Répète-moi ce qu'il a dit ! piaille la petite, prête à y aller de sa larme.

— Laisse-moi monter, Julie, tu ne seras pas déçue.

— OK, je t'ouvre.

Julie disparaît de la fenêtre. La petite Margot en profite pour prendre la place et contempler autant qu'elle veut ce visage levé vers elle.

— Alors, t'es qui ?

Elle n'a pas bien réalisé, mais assez quand même pour savoir que cet étranger n'en est pas complètement un. Un grésillement, la porte s'ouvre. Geoffrey monte l'escalier étroit. La porte de l'appartement au premier étage est ouverte. Il



entre...

Alors voilà, il est chez son père.

C'est chez son père, ces meubles bon marché, cette pagaille de dossiers, photos, journaux, jouets de la petite... Rien à voir avec le musée de l'avenue de Villiers !

— Assieds-toi, lui dit Julie, très maîtresse de maison, en montrant le canapé. Tu veux un jus d'orange ?

— Oui, je veux bien.

Geoffrey s'assoit, mal à l'aise, sur le canapé encombré lui aussi de revues et de coussins bariolés.

— Alors, t'es qui ? Tu me le dis, maintenant ? répète Margot.

Geoffrey la regarde. Elle a les mêmes grands yeux très noirs que lui, les mêmes cheveux noirs et raides, les mêmes sourcils qui se rejoignent. Il lui sourit. Comment lui annoncer ça ? Margot s'énervé.

— Alors, tu me le dis ? Tu l'as bien dit à Julie ! Si tu me le dis pas, je dirai à papa que tu es venu !

— Pas de chantage, hein ! rétorque Geoffrey, très "grand frère". Je suis... je suis ton demi-frère. Ton papa, c'est aussi mon papa. On a la moitié de nos chromosomes pareils, toi et moi.

— Ah bon, fait Margot d'un ton léger en tournant les talons.

Apparemment, la nouvelle lui fait moins d'effet qu'à Julie qui revient avec un plateau, le jus d'orange, un saucisson, des olives...

— Tu veux que je te fasse des œufs sur le plat ?

— Non, le saucisson, ça va aller, j'ai pas très faim.

— C'est du taureau.

— Quoi ?

— Le saucisson.

— Ah. J'ai jamais mangé de taureau.

Grand silence. Margot suce son pouce en se caressant le nez

avec un doudou douteux. Julie coupe le saucisson, en disant :

— Il aurait pu nous le dire, qu'il avait un fils.

— D'après moi, il n'est même pas au courant.

— Peuchère ! Ça va lui faire un choc.

Geoffrey grimace. Pas de doute, ça va lui faire un choc. La petite enlève soudain son pouce de sa bouche et demande :

— C'est quoi, les gros mozos ?

— Quoi ? pouffe Julie. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les gros mozos qu'on a pareil toi et moi ! s'énervé la petite en s'adressant directement à Geoffrey.

Geoffrey percute :

— Ah ! les chromosomes ! C'est des petites bêtes qui montent, qui montent...

Ses doigts grimpent sur le bras de Margot qui se tortille, en criant des *Non, non !* qui veulent dire *Oui, encore !* Les chromosomes passent du bras aux côtes, et la petite jubile, pousse des *Oh*, et des *Ah !* C'est irrésistible, de la voir se tortiller, et Julie ne résiste pas au plaisir de faire grimper, elle aussi, les gros mozos sur les côtes de la petite frangine. Ses doigts caressent au passage ceux de Geoffrey, ses cheveux frôlent la crête de coq.

— Non ! Encore ! Encore ! Non ! crie Margot.

Et c'est reparti de plus belle ! Les deux grands font galoper des milliers de gros mozos sur le ventre de la petite, leurs doigts se rejoignent sous le pyjama, dans son dos, contre sa peau brûlante, leurs mains se mêlent. Les cris de Margot qui ne veut pas et veut encore disent leur trouble à eux. Et ils la font crier, couiner...

Jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

Le temps s'arrête.

Dadame est figée au seuil de la pièce. Vicente regarde Geoffrey, ébahi. Plus personne ne bouge. Plus personne ne sait parler, sauf Margot :

— J'ai des gros mozos pareils que Geoffrey ! crie-t-elle.

Julie pouffe. Vicente ne quitte pas Geoffrey des yeux.

— Tu devrais être au lit, toi ! dit Dadame à Margot. Enfin, Julie ! Je ne peux même pas compter sur toi pour t'occuper de ta sœur !

— Mais c'est exceptionnel, m'an. On n'a pas un nouveau frère tous les jours...

— Comment, ça ?

C'est un cri du cœur. Peut-être a-t-elle compris, peut-être pas, peut-être se doutait-elle depuis toujours qu'un événement de cette sorte traverserait sa vie. Ce n'est pas un cri de surprise, mais un cri de douleur.

— Je suis le fils d'Annabelle Devalière, murmure Geoffrey, d'un air coupable.

La femme de Vicente se fige. Vicente se trouble. Il parvient à dire, à l'intention de Geoffrey :

— Et alors ?

Geoffrey est oppressé.

— Et alors... euh... vous êtes mon père.

— Je le savais, j'en étais sûre ! gémit la femme de Vicente.

Geoffrey sort de son sac à dos le livret de famille et une lettre. Vicente les regarde à peine. Il se tourne vers sa femme :

— S'il te plaît, va coucher Margot, Christine ? On va voir ça calmement. Toi aussi, Julie, fais-moi plaisir, va te coucher.

Christine serre les lèvres, mais obtempère sans répliquer, indifférente aux piailllements de Margot. Avant de sortir, Julie dit :

— Bonsoir, Geoffrey. À demain.

— Bonne nuit, Julie.

Vicente se laisse tomber dans un fauteuil. Geoffrey s'assoit sur le bord du canapé. Ils sont là face à face, le père et le fils. Silencieux, osant à peine se regarder.

— Elle n'a jamais répondu à mes lettres, dit enfin Vicente. Des dizaines de lettres... Le vieux a dû les confisquer.

— Le vieux ?

— Son père. Ton grand-père, donc. Il ne pouvait pas me sentir. J'étais mexicain, autant dire un pouilleux. Et photographe, autant dire un saltimbanque...

Christine revient. On entend Margot hurler : Je veux pas dormir ! Je veux pas dormir ! Je veux voir mon frère !

— Bien. Vous en êtes où ? dit Christine.

— Je n'ai rien à me reprocher, Christine. Je ne savais pas qu'Annabelle était enceinte. Elle ne le savait sûrement pas elle-même quand on nous a séparés.

— menteur ! Tu me mens depuis toujours !

— Je t'en prie, n'aggrave pas les choses ! Tu vois bien que je n'étais pas au courant.

— Tu ne m'as jamais aimée comme tu l'as aimée ! C'est elle, la femme de ta vie !

— Je vis avec toi depuis sept ans, Christine...

— J'étais sûre qu'elle allait revenir un jour ou l'autre !

Vicente se lève, la prend par les épaules :

— Christine, mon petit cœur...

— Fiche-moi la paix, menteur ! menteur ! menteur !

Ils sortent de la pièce. Geoffrey perçoit leurs murmures véhéments. Quel drame il a déclenché ! Il ne sait pas trop s'il doit s'en désoler ou s'en réjouir.

Vicente traverse le salon sans s'arrêter, direct à la cuisine, se sert un whisky à terrasser un taureau, puis revient s'asseoir en face de celui qui de toute évidence est bson fils.

On n'entend plus que le bruit des glaçons dans le verre. Il finit par dire :

— En plus, elle t'a appelé Geoffrey...

— J'aimerais bien comprendre cette histoire de consul ?

— Geoffrey... Geoffrey Firmin est le héros d'un livre que nous avons passionnément aimé, ta mère et moi. Une histoire d'amour fou qui se passe à Quauhnahuac, là où je suis né. Tu aimes les livres ?

Geoffrey fait oui de la tête. À dire vrai, il n'aime pas vraiment les livres, pas autant que Vasco en tout cas. Il a même du mal à comprendre qu'on puisse « aimer passionnément » un livre. Quant à M'an Nana, qui ne lit que des magazines, il l'imagine mal...

Vicente avale une gorgée de whisky, déglutit avec peine :

— Tu as lu mes lettres, alors ?

— Non, pas vraiment. C'était trop...

— Tu as raison, c'était trop... Tout est là, c'était trop...

Il finit son verre de whisky. Le silence s'est fait dans l'appartement. La petite Margot a fini par s'endormir. Vicente se fait rêveur.

— J'ai rencontré Annabelle au cinéma. À une séance de « *Paris, Texas* », C'est l'histoire d'un homme perdu. Moi, je l'étais pas mal à l'époque, je débarquais de mon Mexique natal. Quelques rangées devant, il y avait une petite nana aux cheveux courts, complètement destroy, jean troué, blouson usé jusqu'à la corde...

— M'an Nana, destroy ?

— Tu l'appelles comment ?

— M'an Nana.

Vicente éclate de rire.

— M'an Nana ! Et elle supporte, elle qui avait horreur des surnoms ?

Geoffrey joue à prendre un air supérieur :

— Bien obligée, je suis son fils !

— Ah oui, je vois... son fils unique et adoré.

— La septième merveille du monde !

— Eh bien, M'an Nana était une petite nana faite pour me plaire : complètement révoltée.

— M'an Nana, révoltée ?

— Pourquoi, elle ne l'est plus ?

— Tu parles ! Mariée depuis quinze ans au dentiste !

— Elle était révoltée, oui... mais avec une sensibilité de petite fille. À la fin du film, elle pleurait comme une madeleine. Moi, je me contenais à grand-peine. On a regardé le générique de fin jusqu'au bout, écouté jusqu'au bout la musique de Ry Cooder, tout le monde était sorti et on n'arrivait pas à s'arracher du siège. Une ouvreuse est venue nous gueuler dessus, il fallait dégager pour la prochaine séance... Je suis allé vers la nana qui continuait à pleurer, je lui ai passé un mouchoir et on est sortis ensemble du cinéma... J'ai mis mon bras sur ses épaules. Comment j'ai pu osé un geste pareil avec une fille que je connaissais pas ? Je ne sais pas. Et elle, elle s'est laissé faire. On a marché d'un même pas, sans parler, jusqu'à un café. On a bu un cognac, deux cognacs. Tout était parfaitement normal, naturel, évident. On avait l'impression de se connaître depuis toujours. Puis on a commencé à s'embrasser. Impossible de s'arrêter. On marchait en s'embrassant. Sur les trottoirs, dans le métro... On est allés chez moi, j'habitais une piaule dans le 20<sup>e</sup>, sous les toits. On a fait l'amour... Pendant des jours et des jours... C'était... une drogue... on était drogués l'un de l'autre. On avait mis Chavela

Vargas en boucle, ...*soy tuya por amor sin condition ni tiempo asi te quiero*... Tu comprends l'espagnol ?

— Oui. J'ai toujours aimé l'espagnol. Je comprends pourquoi, aujourd'hui... C'est comme si je savais...

— On sait plus de choses qu'on ne croit...

— La suite de l'histoire ?

— Eh bien, on ne s'est plus quittés ! On habitait ensemble sous les toits, tout près du ciel et du paradis... Pendant ces onze mois. Exactement onze mois. Même pas une année. J'essayais de gagner ma vie avec les photos. Elle avait une intuition de la pose absolument formidable, ta mère, une fantaisie, un culot... Elle grimpait sur les guéridons des cafés, escaladait les grilles des parcs, allait se nicher dans les bras des statues. C'était un lutin, un elfe...

— Jure ! J'te crois pas ! Jure !

— Je te jure ! Un jour, on était dans le bar d'un hôtel de luxe, le Crillon, Place de la Concorde. On buvait un café. Elle m'a dit : « Tu m'attends, j'en ai pour quelques minutes. » Je l'ai vue prendre l'ascenseur. Au bout d'une demi-heure, je l'attendais toujours. Attendre, c'est une chose qu'on sait faire, nous les Mexicains... Elle est revenue toute pimpante, les cheveux humides. Elle avait tout simplement pris un bain dans la première chambre ouverte ! Dans une suite du Crillon, tu te rends compte ! Au milieu d'une armée de loufiats à cheval sur les principes ! Moi, je suis plutôt timide, son culot m'affolait, parfois.

— Sérieux ? J'arrive pas à te croire !

— On a vécu dans ce rêve pendant presque un an. On était ensemble nuit et jour. Elle posait pour moi, m'accompagnait en reportage, aux vernissages... On mangeait dans la même assiette, on lisait les mêmes livres. On relisait « *Sous le volcan* », l'histoire du consul...

Geoffrey se fait rêveur. Rêveur triste.

— Ça va ? dit Vicente.

— Elle n'est plus la même femme, tu sais...

Vicente hoche la tête.

— Le vieux l'a cassée... Je vais te raconter la fin de notre histoire. Un jour, deux types ont frappé à la porte de ma piaule. Des sales gueules de flics déguisés en civil. Ils voulaient qu'Annabelle les suive, sous prétexte que son père avait fait une attaque... Je n'aurais jamais dû la laisser partir.

— Tu veux dire que Papy Devalière a fait enlever sa fille ?

— Exact. Il était guidé par la haine, ce salopard. Raciste, misogyne. Pas question que sa fille aille avec un métèque comme moi ! Quand Annabelle est arrivée chez lui et qu'elle l'a vu en pleine forme, tu imagines sa réaction ! Le vieux l'a fait enfermer dans une chambre, au troisième étage.

— Séquestrée ?

— Oui, séquestrée. Heureusement, Devalière avait une petite bonne qui passait nos lettres. On a décidé de se tirer au Mexique. J'ai vendu mon appareil photo pour acheter deux billets d'avion. Annabelle s'est fait la belle du troisième étage, en se laissant glisser le long des tuyaux d'évacuation, tu vois le topo ?

— Incroyable !

— C'est cette nuit-là qu'on a dû faire le bébé... toi... Geoffrey...

La voix de Vicente s'étrangle.

— Le lendemain matin, je suis descendu chercher des croissants. Il devait être neuf heures, neuf heures et demie, l'avion partait à midi. Et quand je suis rentré, la chambre était vide... C'était le bordel dans la pièce, Annabelle s'était défendue, mais ils étaient les plus forts... J'ai rôdé pendant des heures autour de la rue Murillo, où habitait ton grand-père. Je passais des journées entières dans le Parc Monceau, sur lequel donnait l'appart'. Et un jour, deux mecs m'ont chopé, ils m'ont cassé la gueule en me conseillant de retourner dans mon pays... J'ai porté plainte. Mais quand j'ai dit aux flics le nom de ton



grand-père, ils m'ont gentiment conseillé de la boucler. Surtout qu'à l'époque, mon permis de séjour était périmé.

— Tu es retourné au Mexique ?

— Ouais. Je suis retourné dans mon pays, comme le voulait le vieux facho. J'ai écrit au moins cent lettres. Pas de réponse. Je suis revenu deux ans plus tard. Avec une bourse pour l'École de Photo, à Arles. Entre temps, j'avais appris par un copain qu'Annabelle s'était mariée... De l'eau avait passé sous le pont... Je ne suis jamais retourné à Paris, sauf pour une escale à Orly. Je déteste Paris. C'est une ville qui pue.

Ils descendent l'escalier jusqu'au magasin. Dans les étagères d'une pièce noire de la taille d'un placard, Vicente tire une boîte, sans hésiter. Elle contient des dizaines de photos, qui n'ont qu'un seul sujet : M'an Nana, quand elle était encore elle-même. Une jeune fille filiforme aux cheveux très courts, au regard malicieux, un air de galopin insolent.

— Ça alors ! répète Geoffrey.

Annabelle dansant sur une corniche, Annabelle poing levé dans une manifestation, Annabelle posant un bras protecteur sur l'épaule d'une Vénus au bain, Annabelle nue dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte sur les toits, et les yeux pétillants d'Annabelle, les lèvres d'Annabelle, la bouche insolente d'Annabelle, les petites oreilles ourlées d'Annabelle, les pieds d'Annabelle, les seins d'Annabelle...

— J'ai mis des années à m'en remettre, tu sais. Je l'appelais, en dormant... C'est pour ça que Christine a eu cette réaction, tout à l'heure... Je lui ai tout raconté.

Vicente tend le téléphone à Geoffrey :

— Il faut l'appeler.

— Tu voudrais pas l'appeler, toi ? tente Geoffrey.

— Dis donc, mon garçon, assume ! C'est pas moi qui ai fugué !

— On a bien le droit d'essayer, non ? dit Geoffrey, avec un grand sourire.

Personne au bout du fil, avenue de Villiers. Geoffrey essaie le portable. Philippe décroche :

— Allô ?

— C'est moi.

— Geoffrey ! Tu te rends compte dans quel état d'inquiétude tu nous a mis ? Tu sais où nous sommes, là ? Au commissariat ! Et toi, où es-tu ?

— Je suis à Arles. Je peux parler à maman ?

— À Arles ? Qu'est-ce que tu fiches à Arles ?

— Je veux parler à maman ! insiste Geoffrey, en haussant le ton.

Silence. Annabelle dit enfin d'une petite voix :

— Geoffrey... Pourquoi as-tu fait ça ?

— Arrête de jouer les idiots, M'an Nana ! Tu as compris où je suis et avec qui ?

— Oui.

Elle sanglote. Philippe intervient :

— Geoffrey, tu rentres à Paris par le premier train, s'il te plaît !

— C'est ça, on efface tout et on recommence ! Je ne sais pas si je peux prendre le premier train, il faut que je demande à mon père !

Il se tourne vers Vicente et lance :

— Est-ce que je peux prendre le premier train, papa ?

Vicente lui fait signe de se calmer. Il prend l'appareil :

— Geoffrey sera à la gare de Lyon, demain, à 11 heures 32, Monsieur.

— Vous n'avez aucun droit sur cet enfant !

Vicente rit.

— Si vous le prenez comme ça...

Il raccroche.

— Quel con !

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que je n'avais aucun droit sur toi.

— Il doit se sentir morveux.

— Il l'aime, ta mère, ce con ?

— Plus que ça, il l'adore. Il est aux petits soins avec elle.

— Eh bien, il va morfler, le dentiste ! Ça vengera tous les gens qu'il torture sur son fauteuil !

Ils rigolent en se tapant dans le dos.

— Au moins, avec toi, on se marre bien, pap' ! Je peux t'appeler pap' ?

— Je veux, mon fils !

Geoffrey est tellement excité qu'il n'arrivera pas à dormir. Il prétend aller faire un coup de rollers. Ça va pas la tête ! À Arles, la nuit, il y a pas mal de petits voyous qui traînent. Interdiction formelle ! La première de "pap'". Mais Vicente trouve tout de suite le compromis. Lui non plus ne pourra pas dormir et il a une vieille paire de patins à roulettes quelque part. Il la déniche dans le grand placard fourre-tout, au fond du couloir.

— Je t'avertis, je suis pas un as ! dit Vicente.

C'est le moins qu'on puisse dire ! Geoffrey bloque ses rires. Le colosse tangué sur ses roulettes en descendant vers le Rhône. Heureusement, la ville est déserte, la rue leur appartient. Mais grimper les marches qui mènent aux quais en

contrehaut du fleuve est une opération à haut risque pour Vicente :

— Donne-moi la main, pap', je te tiens !

— Et tu ne veux pas me faire passer pour impotent, aussi ? s'insurge Vicente juste avant de s'affaler, mains en avant dans une crotte de chien.

— L'impotent, c'est la rose, on dirait, remarque finement Geoffrey.

— Tu vas voir si je t'en mets une ! dit Vicente en avançant sa main souillée.

Geoffrey détale en riant. Et le colosse suit. Ma foi, on dirait même qu'il retrouve de vieux réflexes. Les voilà filant à toute allure sur les quais. Vicente parvient même à descendre jusqu'au fleuve pour se laver les mains. Entre les berges piquetées de lumières, l'eau fait danser les reflets de milliers d'étoiles.

— Dommage que tu sens mauvais, parce que c'est vraiment poétique ! lâche Geoffrey.

— Tu trouves ? Ça sent encore ?

Geoffrey se mord les joues. Vicente comprend que le sale gosse est en train de le faire marcher. Course poursuite autour de la place Lamartine, puis dans les petites rues du centre. Vicente percute de plein fouet un abri bus d'où jaillit, tel un diable hors de sa boîte, le SDF psychologue. Il reconnaît aussitôt Geoffrey :

— Ma consultation t'a fait du bien, on dirait !

Et il tend la main. Geoffrey râle :

— Je te l'ai déjà payée, ta consultation !

— Là, c'est pour tapage nocturne. Vous m'avez bousillé un rêve magnifique. C'est cinq euros.

— Tu perds pas le nord, toi ! dit Vicente en fouillant dans sa poche. Tu devrais t'installer comme banquier, tu ferais fortune.

— Inch'Allah ! répond le SDF en se réinstallant sur son banc.

Geoffrey pense à Assia. Il n'a pas eu l'occasion de parler d'elle à Vicente. Ils ont à peine eu le temps de faire connaissance, en fait. Il regarde avec attendrissement le corps massif de son père osciller sur les roulettes minuscules. Les arènes dressent au creux de la nuit leurs deux mille ans d'existence. Ils en font le tour, s'assoient tous les deux sur le parapet, les jambes dans le vide.

— Pourquoi tu es resté à Arles ?

— C'est la ville de la photo... Et je me suis fait des copains... J'ai rencontré Christine... Arles, c'est à la pointe du delta du Rhône, juste avant la Camargue, les marécages, les marais salants, puis la mer, et de l'autre côté... Arles, c'est là où on s'installe quand on n'est pas allé jusqu'au bout de ses pas.

— Et ils te menaient où, tes pas ?

— Sur l'autre rive, j'imagine... En Italie, peut-être, je suis amoureux de l'Italie, enfin celle des artistes, pas celle de Berlusconi... Tiens, viens, je vais te montrer mon planétarium. mon panorama, enfin, je ne sais pas comment on dit, ma vue de paradis.

Ils traversent une place, débouchent au sommet des remparts. La vue porte loin. Le jour se lève derrière les Alpilles, réplique miniature de montagnes majestueuses, orfèvrerie d'Alpes ciselées. Sur l'horizon, la masse sombre du Ventoux encore dans les limbes, à leurs pieds les toits de tuiles moutonnant doucement jusqu'aux rizières, puis les premières collines, les montagnes... La paix du monde gagne les âmes, père et fils sourient.

— Quand j'ai des soucis, dit Vicente, je viens ici. Cette vue m'apaise et me redonne courage. Le seul moyen de ne pas se laisser contaminer par la laideur, c'est de savoir capter la beauté...

Dans l'air transparent de l'aube, le paysage semble vibrer à l'infini. Après un long silence, Vicente ajoute :

— Il faut qu'on rentre, maintenant. On a juste le temps de prendre un petit déj' et je te raccompagne à la gare...

— Non !

— Comment, non ?

Geoffrey baisse les yeux.

À l'appartement, tout le monde est levé. Les deux filles et leur maman prennent le petit-déjeuner. Margot applaudit, quand elle voit son père sur roulettes :

— T'es un champignon, papa !

— Champion, Margot, corrige Julie.

— On s'offre une petite régression, à ce que je vois ? lance Christine.

Dès que Vicente entre dans la cuisine, elle en sort. Vicente la suit en tanguant sur ses rollers :

— Christine, s'il te plaît...

Elle fait brutalement volte-face, gronde :

— Jamais je n'accepterai !

— Mais enfin, tu as fait Julie avant de me connaître. Et j'essaie de l'élever comme ma fille !

— Ce n'est pas pareil !

— Qu'est-ce qui n'est pas pareil ?

— Tu le sais parfaitement !

Elle est blême, crispée, pathétique, sans doute n'a-t-elle pas dormi de la nuit. Vicente tend la main vers elle :

— Qu'est-ce qui est différent, Christine ?

— Moi, j'ai découvert l'amour avec toi. Toi, non. Je n'étais qu'un pis-aller.

Elle disparaît dans la chambre en claquant la porte. Vicente revient dans la cuisine, étourdi :

— On va aller prendre le café dehors. Tu dis au revoir aux filles, Geoffrey ?

— Non ! crie Margot. T'en vas pas déjà, je veux jouer aux gros mozos !

Geoffrey la prend dans ses bras.

— Je vais revenir dans pas longtemps, ma petite sœur. Tu peux me téléphoner à Paris.

Elle se niche contre son épaule, boudeuse.

— Je peux te téléphoner, moi aussi ? dit Julie.

— Écoute bien. 01-48-52-27-13. Si tu le retiens du premier coup sans l'écrire, c'est que c'est bon.

Elle ferme les yeux pour répéter mentalement le numéro. Les rouvre et dit, avec un dernier regard éblouissant :

— C'est bon ! Je le sais !

Sur le boulevard des Lices, les grands cafés s'éveillent. Vicente et Geoffrey sont seuls, dans l'immense salle du Café Malarte. Le fils coule des regards mouillés vers le père qu'il va falloir trop vite quitter. Le père considère le fils avec incrédulité :

— Quand je pense qu'il y a vingt-quatre heures, tu n'étais pas né !

Geoffrey pouffe, pas très sûr d'avoir envie de rire. Arrivent le café, le chocolat et les six croissants : une nuit de rollers en duo, ça creuse ! Geoffrey découpe une corne et la grignote du bout des dents. Vicente, lui, trempe le croissant dans la tasse, et observe son fils.

— Tu ne trempes pas ?

— Tremper, tu rêves ! Chez les Meurtaut, on ne trempe pas. Surtout chez les Devalière. Pour M'an Nana, tremper, c'est vulgaire et sale, on s'en met plein les doigts.

— Merde, elle ne sait même plus tremper ! Pourtant je lui avais appris. Regarde ! On prend le croissant comme ça... On le plonge à la verticale et surtout, surtout ! pas trop profondément...

Le patron s'immobilise derrière son comptoir et suit avec attention la leçon de trempage.

— Voilà. Puis on l'égoutte, on attend un peu, et hop ! Tu vois le geste ? Preste, le geste !

Geoffrey imite son père avec le plus grand sérieux et déguste :

— F'est vafement meilleur trempé !

— Cela dit, tu n'es quand même pas obligé de parler la bouche pleine.

Geoffrey s'étouffe et postillonne :



— On est le combien ?

— Le 29 avril.

— Alors note ça : le 29 avril, j'ai enseigné à mon fils l'art du trempage de croissant.

— Tu veux peut-être qu'on pose une plaque en marbre au Malarte ? Là, par exemple, ajoute Vicente en désignant le vaste mur sur lequel la petite pendule vantant le pastis a l'air toute perdue.

Le doigt soudain s'agite :

— Tu as vu l'heure ? Patron ! Je vous dois combien ?

— Neuf euros soixaneteu-quinezeu ! clame le patron avé un assent pur huile d'olive.

Vicente pose un billet sur la table, empoche les quatre croissants restants, prend son fils par le bras :

— Allez, allez, fils, on change de braquet ! Ton train part dans dix minutes !

Et les voilà dévalant une fois de plus le boulevard des Lices jusqu'au parking.

— T'as quoi, comme bagnole ?

— Une BMW.

— Super !

— Attends, un détail : elle a vingt deux ans. Les voitures, à cet âge-là, c'est des vieilles dames.

Le démarreur de la vieille dame fait breubreubreu. Vicente insiste : breubreubreu. Il s'éjecte de son siège, en criant :

— Tu vas voir ce que tu vas voir, la vieille !

Il ouvre le capot en grand et le referme de toutes ses forces. La vieille dame fait vroumvroum.

— T'es vachement fort en mécanique, pap' !

Mais il ne reste plus que quatre minutes pour rallier la gare.

— À mon avis, c'est foutu, dit Geoffrey, pas mécontent de ce coup du sort.

Effectivement, c'est foutu. Le quai est désert. Le train n'est même plus en vue. Il a disparu dans la fumée de l'usine à

papier.

— Bon, ben, je vais te conduire à Avignon, mon garçon !

Tout ça n'est pas grave – et même plutôt chouette. Vicente conduit sportivement la vieille dame.

— Roule moins vite, pap', j'ai envie de vomir. C'est peut-être le croissant trempé ?

— Tu rigoles ! Il y a des millions de croissants trempés tous les matins. Si ça faisait vomir, la France serait paralysée ! À mon avis, c'est plutôt les émotions de la nuit.

Vrai, il est bien blanc, le fiston. Vicente s'arrête dans une pharmacie, à Rognonas. Nautamine, aspirine, vitamine C. Il en profite pour téléphoner à Christine, d'une cabine :

— Tu pourrais mettre une pancarte sur la porte pour prévenir que je n'ouvre qu'à dix heures ?

— Je suis pas ta bonne.

— Bon sang, Christine ! C'est pire que si j'étais parti avec une maîtresse !

Christine a raccroché sans lui laisser le temps de terminer sa phrase. Il rumine en revenant vers la voiture. C'est fou, quand même, ce qu'elle a pu changer, elle aussi, en quelques années ! Cette fille avait l'art de dédramatiser les problèmes du quotidien, de repeindre la vie en cool. C'était doux, apaisant. Et l'une des raisons pour lesquelles Vicente s'était attaché à elle. Mais une autre Christine s'est dévoilée peu à peu. Une Christine raide, mesquine, peu intelligente, au fond. Cette Christine-là a donné toute sa mesure avec l'apparition de Geoffrey. Ou plutôt avec le retour d'Annabelle, qui était sa grande rivale, dans ses fantasmes. Vicente avait beau répéter : "Tu délires ! Annabelle n'existe plus ! Le Vicente de l'époque n'existe plus ! On avait vingt ans, c'est du passé, tout ça !" Christine se renfrognait. Elle savait – et, malheureusement, ne se trompait pas – que jamais Vicente ne l'aimerait jamais comme il avait aimé Annabelle. Alors que Vicente était pour elle, sans l'ombre d'une hésitation, « l'homme de sa vie ». Elle

n'avait pas connu le « grand amour » avec Bruno, le père de Julie. Enfants, ils habitaient le même immeuble, ils jouaient dans la même cour, ils s'étaient éveillés ensemble au flirt, au sexe, puis à l'amour, à une sorte d'amour qui s'était conclu « naturellement » par un mariage. Et aujourd'hui, avec Vicente, ça va se conclure « naturellement » par une séparation. Vicente le sent.

Merde, songe-t-il, en remontant dans la voiture, la vie ne fait pas de cadeaux. Quoique... Il regarde Geoffrey qui s'est endormi, et même pas réveillé à l'ouverture de la portière : c'est pas un cadeau, celui-là ?

Pour la première fois, il contemple son gamin en toute tranquillité. Les oreilles, le nez, la bouche... Cette lèvre inférieure ourlée, c'est la lèvre d'Annabelle. Les cheveux raides, couleur corbeau, les sourcils noirs qui se rejoignent, ça, ça vient de lui. Le nez en patate aussi. Pauvre petit ! Pourquoi « pauvre petit » ? Il est plein de vie, ce morpion ! Il doit même être fatigant, à la longue !

Vicente se revoit galopant dans un champ de maïs, poursuivi par son père. Qu'est-ce qu'il avait encore fait comme connerie ? Chapardé des fruits, des bonbons ? Monté un canular ? Il en a tellement fait ! C'est pour ça, avec Annabelle, il avait trouvé une complice à sa mesure. Elle narguait les gardiens de square, en posant à califourchon sur les statues. Ils avaient fait aussi une collection de « poulets ». Le principe était simple. Annabelle se postait à dix pas d'un flic et poussait des cris stridents. Et c'était la moue du flic à l'idée de devoir intervenir que Vicente captait avec son appareil. Même chose avec les touristes, au Trocadéro ou à Montmartre. Mais là, Annabelle se mettait à danser avec un air pénétré, et les toutous, convaincus de tenir une Française typique, faisaient crépiter le Kodak, l'œil allumé, la lippe gourmande. Vicente en a croqué des dizaines. Maintenant il collectionne les Arlésiens endimanchés...

La BMW démarre en toussotant, et Geoffrey ouvre les yeux.

— Tu te sens mieux ?

Geoffrey répond d'une moue molle.

— Je t'ai acheté de la nautamine et de l'aspirine. T'en prends deux de chaque.

— Je peux pas avaler les médicaments sans eau, moi.

— Il y a une bouteille d'eau, derrière.

Geoffrey s'étire péniblement pour attraper la bouteille. Il met un premier cachet sur sa langue. Après des berks et des pouahs, il le recrache dans sa main. Les cachets sont trop gros.

— Comment ça, trop gros ? Faut apprendre à avaler des pilules dans la vie !

— Je peux pas ! C'est physiologique.

— Physiologique !

Il rafle les quatre cachets dans la main de Geoffrey et les avale d'un coup.

— T'as vu, à sec ? J'ai pourtant la même physiologie que toi normalement !

— Ah, je me sens déjà mieux ! dit Geoffrey. Ils font vite de l'effet, dis donc !

Avec lui, c'est comme avec Annabelle, pense Vicente. Tout est prétexte à rigolade. Il le regarde avec tendresse s'étouffer de rire. Oui, avec lui, comme avec elle, la vie est une fête...

À la gare d'Avignon, un contrôleur sentencieux leur explique que la violence du mistral empêche le TGV de circuler.

— Alors ça, c'est la meilleure ! explose Vicente. Vous nous rebattez les oreilles votre TGV Méditerranée high-tech et il reste au garage quand il y a du vent !

— L'équipement demande encore à être perfectionné...

— Les tarifs, ils ont déjà été perfectionnés, eux ! Même la bière au bar !

Vicente prend Geoffrey par le bras :

— Putain, ça m'énerve, mais qu'est-ce que ça m'énerve ! Ils construisent un train qui ne supporte pas le vent ! Il y en a deux cents jours par an, du vent, dans la vallée du Rhône !

Geoffrey le couve du coin de l'œil, amusé. Il va en faire un meeting, le paternel, de la panne du TGV ! Tout y passe : l'engouement imbécile pour le nouveau, la course au profit, le mépris de la SNCF pour les voyageurs, la bêtise universelle... Et M'an Nana était comme lui ? Incroyable... Sûr, elle a été bien écrasée par papy Devalière. Et quinze ans sous l'éteignoir du dentiste, ça n'encourage pas l'esprit critique ! Mais elle ne demanderait peut-être qu'à renaître ? Et si...

— Et si tu m'accompagnais ?

— Où ? demande Vicente, coupé dans son discours.

Mais il n'a pas besoin de la réponse, il suffit de voir l'air malicieux de Geoffrey pour comprendre.

— Ça ne serait pas très raisonnable...

La solution raisonnable, ce serait de rentrer à Arles avec Geoffrey, et d'attendre que les TGV se remettent sur rail... Mais Vicente voit d'ici la tête de Christine au retour de "crête de coq", comme elle l'appelle ! Conduire Geoffrey à Paris ? Il aggraverait son cas, mais est-ce qu'il n'est pas déjà très grave ? Et il reverrait Annabelle... Juste un peu...

— Bon, OK, cap sur la capitale !

Geoffrey est ravi, mais un peu blessé que son père n'ait pas tout de suite accepté dans l'enthousiasme. Comme si l'euphorie de la nuit commençait déjà à retomber. Ou bien c'est la fatigue...

La vieille BM démarre au quart de tour, mais elle choisit la nationale 7.

— Tu ne prends pas l'autoroute ? dit Geoffrey.

— J'engraisse pas les escrocs, moi ! On paie des impôts pour avoir une infrastructure routière. Je ne vois pas pourquoi il faudrait en plus payer un péage.

— Au fond, tu es contre tout, dit Geoffrey. Mais c'est con, sur l'autoroute, on va vachement plus vite. Mon père... enfin... Philippe, il prend toujours l'autoroute.

— Ça ne m'étonne pas ! De toute façon, cette tire ne dépasse pas le 100 à l'heure.

— Eh ben, on n'est pas arrivés ! dit Geoffrey en se calant la tête contre la vitre pour dormir.

Il m'énervé, ce gosse de riche ! pense Vicente. J'ai pas les moyens de me payer la voiture de l'année, comme son fichu dentiste qu'il appelle encore *mon père*. Qu'est-ce qu'il a dans le crâne, ce piau ? Il fait des pieds des mains pour me retrouver, son arrivée est en train de foutre en l'air mon couple, et il appelle l'autre *mon père* ! *Mon père*, il prend l'autoroute ! Bientôt il va me dire *mon père*, il a une Mercedes classe E à quarante mille balles. Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre, de sa Mercedes classe E ? J'en ai même pas envie ! J'ai pas mon identité sous un capot, moi ! Pourquoi il me les casse avec son autoroute ? Aller plus vite, aller plus vite ! La connerie de l'époque ! Et avec ça, je n'ai même pas appelé Christine. Il faut que je le fasse, oui, absolument. À Orange, je trouve une cabine... Je suis vraiment trop con de cracher sur les mobiles...

Geoffrey somnole. Vicente rumine : Annabelle à jamais perdue et retrouvée, mais pour quoi faire ? Christine qui va partir avec la petite ; un fils tête de pioche qui lui tombe du

ciel... Qu'est-ce que va devenir sa vie ?

Au téléphone, Christine ne proteste pas, elle ne l'agresse pas, elle pleure. C'est encore plus dur. Vicente essaie en vain de la raisonner. Christine se sent indignée de lui. Que peut-elle avoir d'intéressant, elle, petite employée de banque, aux yeux d'un Vicente qui parle couramment trois langues, vit dans les livres et les images, disserte et discute à perte de vue sur tous les sujets, et surtout, ne s'en laisse jamais imposer par qui que ce soit ? Depuis les premiers temps de leur rencontre, elle en est sûre : un jour ou l'autre, il s'apercevrait de son erreur. Un jour ou l'autre, il la verrait telle qu'elle est, insignifiante, et il la quitterait. Ce jour-là est arrivé.

— Enfin, Christine, reprends-toi ! Tu es ma femme, nous vivons ensemble depuis sept ans, nous avons fait la petite Margot...

Rien n'y fait. Christine pleure.

Toute la fatigue de la nuit blanche tombe d'un coup sur les épaules de Vicente. Il se sent incapable de reprendre le volant. De retour à la voiture, il s'allonge sur la banquette arrière.

— Je dors un peu, j'ai un coup de pompe.

Qu'est-ce qu'il est planplan ! pense Geoffrey. Il roule à soixante à l'heure, et maintenant il fait sa sieste... Je vais pas passer la journée entière dans cette caisse pourrie ! Je suis naze, moi, complètement naze ! La nuit blanche, la journée en bagnole... Quelle galère ! On aurait mieux fait de rester à Arles, j'aurais pris un train plus tard... Mais Dadame n'aurait pas supporté. Qu'est-ce qu'elle est tarte, cette meuf ! Comment il a fait pour se dégoter une meuf aussi nulle ? Il n'a qu'à l'envoyer balader, elle et ses crises d'hystérie. Il doit être faible, en fait. En tout cas, avec elle, il est faible. Et il ronfle, en plus ! M'an Nana n'aurait jamais supporté un type qui ronfle. Ils auraient divorcé, sûr. J'aurais eu horreur d'avoir des parents qui divorcent. Et j'ai mal au cœur... Si je pouvais

dormir, au moins... Mais avec l'autre qui ronfle comme un diesel...

Au bout d'une heure, Geoffrey appuie en continu sur le klaxon et lance d'une voix guillerette :

— Allez debout ! On y va !

Vicente se réveille dans un sursaut, la main sur le cœur :

— Tu m'as fichu une de ces trouilles ! T'as rien trouvé de mieux pour me réveiller ?

Une humeur de chien, le paternel ! Geoffrey grimace. À l'aune du bonheur qui les a soulevés pendant la nuit, cette simple mauvaise humeur fait figure de brouille. Le silence pèse à Geoffrey. Il allume la radio.

— *J'sais bien qu' j' l'ai trop dit, mais j'te l'dis quand même, je t'aime*, braille Bruel.

— Ah non, pas ça ! fait Vicente en changeant d'un coup de pouce la longueur d'ondes. C'est vraiment pas le moment !

Sèchement, Geoffrey coupe le son. Son visage s'est fermé.

— Remets la chanson, si tu y tiens vraiment, dit Vicente d'une voix radoucie. Mais ça me rappelle des trucs...

— Je m'en fous.

— C'était le tube de l'année, quand j'ai rencontré Christine... Excuse-moi, Geof', j'ai eu un coup de blues... C'est vachement dur avec Christine. Elle chiale. Il n'y a rien de pire qu'une nana qui chiale... Mais, je me mets à sa place, c'est pas facile... Surtout qu'elle est tellement peu sûre d'elle...

— C'est pas mon problème.

Vicente est piqué.

— Puisque je suis ton père, mes problèmes sont forcément un peu tes problèmes. Et vice versa.

Ils sont chiants, ces ados égocentriques ! C'est comme Julie, qui ne dit ni bonjour, ni pardon, et même pas "va te faire voir". À leurs yeux, l'autre est virtuel. Virtuellement un obstacle. Virtuellement un allié. En tant que tel, il n'existe pas. Quelle



civilisation de merde ! s'empporte intérieurement Vicente. Ça donne des singes genre Messier, toutes les fonctions de l'intelligence bloquées sur deux objectifs, dominer, amasser du fric... Une rapidité de calcul, une poignée de neurones de chien d'attaque, et voilà l'homme de demain ! Creux comme une vieille noix, obsédé par ses fusions-acquisitions comme un gamin de sept ans par ses jeux vidéo... Et Geoffrey, avec ses grands-parents confits dans le fric, sa mère brisée par l'existence, son beau-père fantaisiste comme un annuaire, comment pourrait-il toucher du doigt que la vie est ailleurs ?

Vicente s'est arrêté dans une station-service.

— Tu peux faire le plein pendant que je rappelle Christine ?

— Mouais, répond Geoffrey, renfrogné.

— Fais gaffe, tu mets du super, hein ! Pas du sans-plomb !

Le bouchon du réservoir tourne dans le vide. Comment ça marche, ce truc ? Geoffrey s'énervait, donne un coup de poing dedans, se fait mal aux doigts.

— Fait chier, je suis pas pompiste, moi !

Il suffisait d'appuyer sur le bouchon.

Geoffrey décroche le pistolet de gaz-oil, l'introduit dans le réservoir. À la seconde où il va appuyer sur la gâchette, il s'aperçoit de son erreur, ronchonne : Qu'est-ce qu'il m'a dit, déjà, du super ou du sans-plomb ? De toute façon, elle est complètement naze, sa bagnole, allez, du super...

— T'aurais pas deux places dans ta caisse pourrie ?

Geoffrey lève la tête. Voit une minette en blouson de cuir, hérissée de piercing, et derrière elle un molosse tatoué. Il ricane et se dit : Tiens, ça doit pas être un genre qu'il aime, le paternel. Mais la solidarité est une valeur, non ?

— Allez-y, montez ! lance-t-il joyeusement aux stoppeurs.

En les regardant monter, il relâche la pression sur le pistolet et s'arrose copieusement les pieds.

— Ça pue ! Quelle horreur !

Il entreprend de s'éponger, tire des mètres de papier absorbant, s'entortille dedans, s'énervé. Les deux stoppeurs rigolent comme des malades.

Quand Vicente revient, il a l'air furieux et accablé. Ça a dû mal se passer avec Dadame. Elle l'a menacé de se suicider. C'est le feuilleton du printemps. Quand il voit la flaque d'essence et l'état des chaussures de Geoffrey, il s'emporte :

— Non, mais je rêve ! À ton âge, tu n'es même pas capable de faire le plein d'une bagnole ! Tu ne sais rien foutre de tes dix doigts, ma parole ! Évidemment, quand on a l'habitude d'être servi !

Il va payer à la caisse. Geoffrey contemple ce dos massif, courbé par le souci, fermé, muré, et aussitôt, sa décision est prise. Il ouvre le coffre, prend son sac, chausse ses rollers et traverse la station à toute allure, passant à trois mètres de son père qui est en train de composer le code de sa carte bleue.

Déjà sur la nationale, il perçoit à peine les hurlements de Vicente. Tu peux toujours t'égosiller, mon pote, je suis un être libre, moi ! ronchonne Geoffrey. Patiner lui fait du bien. Il respire mieux, et il ne sent plus l'essence.

Mais deux minutes plus tard, la BMW est à sa hauteur. Vicente descend la vitre du passager, et crie :

— Arrête, Geoffrey. Arrête de faire l'andouille !

Mais Geoffrey, imperturbable, continue à rouler, pile sur la bande blanche qui délimite la route, attentif à rester toujours, exactement, dans l'axe de la bande, comme si plus rien au monde ne comptait.

— Ça suffit, Geoffrey ! s'époumone Vicente.

Derrière lui fusent deux gloussements. Il jette un coup d'œil dans le rétro, et aperçoit, stupéfait, deux têtes hilares et cloutées.

— Je rêve ! Qu'est-ce que vous foutez là, vous ?

— Ben, c'est lui qui nous a dit de monter, répond la fille en désignant Geoffrey.

Vicente hausse les épaules, accablé. Décidément, il y a des jours qu'il vaudrait mieux zapper ! Et ce petit imbécile, il va s'arrêter, oui ou merde ?

— Geoffrey, je te préviens, je vais te serrer !

La BMW se rapproche insensiblement du patineur. Elle le force à s'écarter de la bande blanche, vers la droite, là où le goudron est recouvert de gravillons. Geoffrey saute et se rétablit sur l'herbe. Il déchausse, franchit les barbelés, et le voilà parti en courant à travers champ.

Vicente se gare sur le terre-plain, met les warning et s'éjecte de la voiture sans prendre le temps de couper le contact. À son tour, il court dans le champ de blé en herbe. Manquerait plus que le paysan nous tire dessus sans sommation ! pense-t-il. La totale !

Jetant un coup d'œil vers l'arrière pour évaluer son avance, Geoffrey bute sur une motte de terre et s'étale. Il repart, mais en boitant. La cheville en a pris un coup. Ce qui donne un avantage à son poursuivant. Après une deuxième chute, Geoffrey ne se relève pas. Il pleure, face contre terre. Vicente le rejoint en quelques enjambées. Il dit, hors de souffle :

— Putain, qu'est-ce qui t'a pris ?

Geoffrey se relève en reniflant et en essuyant ses larmes. Ils se tiennent face à face sans se regarder jusqu'à ce qu'un ronflement de moteur leur fasse tourner la tête vers la route : la BMW est en train de partir.

— Nom de dieu ! hurle Vicente.

Et, avant toute réflexion, propulsée par la fatigue, l'émotion, l'énervement, la nuit blanche, le retour d'Annabelle dans sa vie, les sanglots de Christine, la gifle part.

Geoffrey ne bronche pas. Ne pleure pas. Ne se rebiffe pas. Vicente suffoque comme si c'était lui qui avait pris le coup. Il attire son fils dans ses bras et le serre contre lui :

— Pardon ! Pardon ! Je suis un vrai con.

Geoffrey éclate en sanglots.



Vicente et Geoffrey marchent sur le bas-côté de la nationale, pouce levé. Les automobiles défilent sans ralentir. Mais ils s'en foutent. D'ailleurs, ils lèvent le pouce sans y croire, sans même se retourner. Ils sont au-delà de la fatigue quand, après l'épuisement, le corps tire on ne sait d'où une énergie nouvelle, légère et comme infinie. Ils rigolent.

— C'est une histoire qui se passe au nord de Téhéran, dans la montagne. Celui qui me l'a racontée est iranien. Il a fait trente ans de taule là-bas.

— C'est un assassin ?

— Tu me vois l'ami d'un assassin ? Non, Rehza, il est seulement démocrate.

— Et il a fait trente ans de prison parce qu'il est démocrate ?

Vicente est étonné de l'étonnement de Geoffrey :

— Dis donc, fiston, tu m'as l'air cultivé comme un Américain, toi ! Il va falloir que je fasse ton éducation politique. C'est la dictature en Iran.

— Raconte-moi d'abord l'histoire.

— Un petit oiseau est perché sur une branche. Il neige.

— Je croyais que c'était le désert, en Iran.

— Dans la haute montagne, il peut neiger. Le petit oiseau a très froid. Il serre la branche de toutes ses forces. Ses petites pattes tremblent. Il s'engourdit. Et...

— Il tombe.

— Il tombe raide gelé. À ce moment-là, passe un buffle, qui ne le voit pas, mais qui lâche une énorme bouse. En plein sur le petit oiseau. En plus d'être congelé, le voilà assommé. Mais dans la bouse bien chaude, il revient à la vie. Bientôt, il s'ébroue, sort la tête de la bouse et piou-piou-piou, piou-piou-

piou... Quand passe un renard qui lui dit : “Pauvre petit oiseau ! Te voilà tout crotté ! Je vais t’enlever cette vilaine bouse de tes jolies plumes !” Et délicatement, avec beaucoup de soin, le renard nettoie le petit oiseau. Quand il est bien propre, hop !

— Il le bouffe !

— Et voilà. Il y a trois morales à cette histoire. La première est que celui qui te fait du mal, ne te veut pas forcément du mal. C’est le buffle. La deuxième, c’est que celui qui te fait du bien, ne te veut pas forcément du bien.

— Et la troisième ?

— La troisième morale, c’est : quand tu es dans la merde, ne chante pas !

Geoffrey s’étrangle de rire. Et Vicente, imperturbable :

— Lève le pouce, fils, et ne chante pas ! Pendant trente ans, chaque fois qu’un nouveau débarquait dans la prison, Rehza lui racontait l’histoire du petit oiseau.

— Il avait la pêche, dis donc !

— Non, il était plutôt dépressif, au contraire. L’humour est la politesse du désespoir. Lève le pouce !

— Et celle des aubergines, tu la connais ?

— Non, raconte !

— Il s’arrête ! Il s’arrête !

C’est une grosse jeep tirant un van. Au volant, un paysan minuscule, juché sur trois coussins. Vicente s’installe à l’avant. Geoffrey derrière. Ils sont moyennement rassurés : le pépé ne voit la route qu’entre le bord inférieur du pare-brise et l’essuie-glace. Comment arrive-t-il à toucher les pédales ? Vicente, poli, engage la conversation.

— Vous avez un cheval, derrière ?

— Non point, mon gars, c’è’n jument. J’la mène à la saillie.

— Elle est consentante, j’espère ? dit Vicente, pour plaisanter.

La jument hennit.

— 'Coutez don ! C'est qu'en' n'a besoin, è sent l'mâle !

Geoffrey coule un clin d'œil complice à son père. Ils s'empêchent de rire.

— J'vas vous descendre à la gare de Vienne, pa'ce que mé j'quitte la nationale.

Le mistral a faibli. Les trains recirculent. Cette fois, l'heure de la séparation est proche. Geoffrey appelle chez lui pour donner l'heure du train. C'est Assia qui répond.

— Ta pauvre mère pleure comme une fontaine, ton père grogne comme un méchant clebs, et ton grand-père, il est à l'article de la mort ! Inch'Allah !

Au bar de la gare, Vicente engloutit son troisième sandwich quand Geoffrey le rejoint.

— Ça va, chez toi ?

— Le Vieux est en train de crever, il paraît.

— Comment tu parles de ton grand-père, qui a tant fait pour toi ! Qui t'a donné un père respectable !

Au lieu de répondre, Geoffrey se fige, se penche vers son père et murmure :

— Retourne-toi doucement... Et regarde dans le café. Y a les deux nazes qui ont piqué la bagnole...

Vicente pose calmement son sandwich, jette un coup d'œil vers l'arrière et dit :

— OK. Tu vas sortir et contrôler la porte qui donne sur l'extérieur. Moi, je vais direct vers eux par le hall. Tu vois le topo ? On les prend en ciseaux.

Geoffrey voit le topo, mais il n'est pas très à l'aise. À force de narguer les uns et les autres, il lui est arrivé de prendre des claques, mais une vraie bagarre, il ne connaît pas.

Vicente précise, en laissant un billet pour les consommations :

— Je prends le mec, tu prends la fille.

Prendre la fille ! Geoffrey en a un hoquet. Mais il mobilise

tout son courage. Il sera à la hauteur de la situation !

Tandis que Vicente va vers le café d'un pas tranquille, Geoffrey sort du hall et se poste devant la porte de sortie du café.

Quand la fille reconnaît Vicente, elle bondit de sa chaise en criant. Geoffrey se cale devant la porte comme un goal dans ses buts. Le molosse tatoué n'a pas eu le temps de se lever que Vicente est sur lui. En voyant Geoffrey, la fille a temps d'arrêt, mais elle n'a pas le choix, elle fonce, tête baissée. Geoffrey la saisit par les cheveux. Elle hurle et se débat. Geoffrey tombe avec elle. Il réussit à la plaquer contre terre, mais elle redresse la tête et le mord au bras. Geoffrey lâche prise. Elle s'enfuit.

Dans le café, rien n'est joué. Le molosse tient Vicente en respect avec un couteau. Vicente a une table comme bouclier. Les clients ont fait cercle autour d'eux, mais personne n'intervient. Vicente fait un pas en avant, l'autre fait un pas en arrière. Bientôt, il est le dos au mur. La table vole et s'écrase sur lui. En trois secondes, il a ses deux bras tatoués noués dans le dos. Il saigne du nez. Il gémit :

— Tu me fais mal, enculé !

— J'appelle la police ? dit le garçon.

— Non, non, il va me dire gentiment où il a mis ma bagnole.

Vicente resserre la prise.

— Aïe ! fait le molosse. Elle est naze, ta bagnole !

— Elle est où ?

— Là, juste en face.

C'est le moment que Geoffrey choisit pour entrer dans le café, encore tout tremblant.

— Fais-lui les poches, dit Vicente.

Geoffrey sort le portefeuille.

— Et les clés ? dit Vicente au molosse en lui tordant le bras.

— Aïe ! Elles sont dessus ! Elle est naze, je te dis !

Vicente le lâche.



— Tire-toi, maintenant !

Le molosse a l'air un peu désespéré. Vicente hurle :

— Tire-toi, bordel, avant que je te massacre !

Le molosse fait un démarrage de formule 1.

— On aurait quand même dû appeler la police, dit le garçon.

Geoffrey intervient :

— Tu aurais pu au moins lui mettre une beigne ! Il l'avait largement mérité, non ?

— On ne frappe pas un adversaire au tapis, fiston.

— S'il avait été le plus fort, il ne se serait pas gêné pour te casser la gueule ! Et la fille, est-ce qu'elle s'est gênée pour me mordre ?

Il montre son bras à Vicente.

— Merde, c'est mauvais, ça ! La bouche est un nid à microbes. Il faut désinfecter.

Ils vont jusqu'à la voiture – qui est effectivement “naze” : la vieille dame ne fait même plus breu-breu-breu.

Dans la tête de Geoffrey tourne la formule : *on ne frappe pas un adversaire au tapis*. Il a de l'admiration pour son père. Quel sang-froid ! Quelle maîtrise ! Quelle générosité, aussi ! Il le dit à Vicente, qui hausse les épaules.

— J'ai appris à me battre pour survivre. C'est comme ça au Mexique, quand on est pauvre.

— C'était si dur que ça ?

Vicente hoche la tête, fait la moue, fronce les sourcils.

Ils entrent dans une pharmacie.

Geoffrey reste stoïque, quand la pharmacienne désinfecte la plaie. Il serre les dents. Il ne doit pas décevoir son père.

Puis vient le moment de se séparer. Ils n'ont pas le choix, c'est le train ou rien, puisque la vieille dame est morte.

— Elle n'a peut-être pas dit son dernier mot, je vais essayer de la réanimer, dit Vicente. Mais c'est plus sûr que tu prennes le train. Veille sur ta mère. Elle va en avoir besoin. On s'appelle, hein ? Tu ne m'oublies pas !

Geoffrey lui flanque un coup de poing amical.

— Tu es mon pap' pour la vie, maintenant ! Que ça te plaise ou pas !

— Ça me plait, Geof'. Ça me plaît vachement !

# TROISIÈME PARTIE

## 14

Au bout du quai, Philippe attend. Il a l'air vieux, pense Geoffrey. Voûté. Racorni. Un pâle sourire se dessine sur ses lèvres quand il repère son fils dans la foule. Mais aussitôt, dans sa tête, il corrige : pas mon fils, non. Plus maintenant. Je savais pourtant qu'il ne l'était pas. Je le savais et je ne le savais pas. La boule qu'il a dans la gorge depuis la veille se durcit.

— Je suis content de te revoir. Nous étions très inquiets, tu sais.

— Maman n'est pas là ?

— Tu imagines, elle n'est pas très en forme, dans les circonstances. Je lui ai donné un valium. Elle dort... De plus, ton grand-père a eu une attaque.

— Il va crever ?

— Comment tu parles de ton grand-père !

Geoffrey hausse les épaules.

— Il m'appelle Geoffroy. Mon nom, c'est Geoffrey. Comme le consul.

— Il a toujours été généreux avec toi.

— Il filait des chèques, oui.

— C'est sa manière à lui. Je suis sûr qu'il t'aime.

— Tu dis n'importe quoi, papa.

— Tu m'appelles toujours papa ?

— Je t'appelle papa depuis que je sais parler. Ça va être difficile de changer.

— Ne change pas, dit Philippe, ému.

— L'autre, c'est pap'.

— Très bien.

— J'ai appris quantité de choses en deux jours. Si tu défends mon grand-père, c'est parce qu'il t'a donné sa fille.

Philippe est déstabilisé. Geoffrey ajoute :

— Mais tu sais à quel prix ? Il l'a kidnappée !

— N'exagérons rien ! Il l'a empêchée de faire une bêtise.

— En la séquestrant et en faisant tabasser Vicente dans le Parc Monceau. Tu le savais, ça ?

Philippe se tait, puis murmure :

— J'aimais ta mère...

— Oui, je sais, et tu l'aimes toujours. Je n'ai aucun reproche à te faire là-dessus. Mais elle, est-ce qu'elle t'a choisi ?

Philippe est si blanc, si fragile dans son costume gris. Geoffrey lui prend la main.

— Excuse-moi, papa.

— Je l'ai rendue heureuse. Je lui ai fait une vie confortable. Elle n'a manqué de rien.

Geoffrey a envie de dire : c'est minable ! Mais il se retient. On ne frappe pas un adversaire au tapis.

— Ça, c'est vrai, elle n'a manqué de rien. Moi non plus. Tu as été un bon mari et un bon père. Tu as supporté toutes mes conneries !

Ils se sourient. Philippe trouve même le moyen, ô miracle, de faire un peu d'humour :

— Nous sommes deux pour les supporter, maintenant. Ça me décharge !

Philippe le rationnel, le pète-sec, l'autoritaire, apparaît brusquement à Geoffrey sous un jour nouveau. C'est par amour qu'il a accepté l'inacceptable. C'est par amour qu'il ment et se ment depuis des années. Et il a assuré, avec une M'an Nana pas facile à vivre tous les jours.

— Je ne t'en veux pas, dit Geoffrey.

Philippe baisse la tête. On sent qu'il hésite à parler.

— Je ne suis pas ton père, mais... tu me dois aussi la vie.

— C'est vrai, tu m'as élevé.

— Ce n'est pas ça... Ton grand-père voulait qu'Annabelle se fasse avorter. Je m'y suis formellement opposé.

Geoffrey reste muet de stupeur. Les mots se mettent lentement en place dans sa tête. S'il a bien compris, Philippe a empêché son grand-père de le tuer dans l'œuf. Il s'en tire par l'humour – qui est la politesse du désespoir :

— Donc, j'ai deux pères ! C'est mieux que d'être orphelin !

Impossible de réveiller M'an Nana. Elle est entortillée dans les draps et ronflote, la bouche ouverte. Philippe dit : « N'insistes pas, c'est le valium. » Après la révélation de Vincente d'une Annabelle destroy, révoltée, impertinente, fantaisiste – « C'était un lutin, un elfe... » –, le cœur de Geoffrey se serre. Qu'est-ce qu'ils ont fait d'elle, les salauds ! Il dit entre ses dents : « Les salauds ! »

— Comment ? dit Philippe.

— Non, rien.

Philippe aussi est coupable, il a participé à l'assassinat par amour. Qui a écrit : « L'amour est un crime parfait » ? Geoffroy l'a lu quelque part. Il n'avait pas bien compris sur le coup. Avec une œillade froide, accusatrice pour son papa d'hier, il déclare sèchement : « Je vais me coucher. »

Philippe reste interdit devant ce brusque changement de ton. Il s'assoit lourdement sur le bord du lit et prend la main abandonnée d'Annabelle. Bien qu'il n'arrive pas à se reprocher quoi que ce soit de concret, dans cette histoire, il se sent coupable. Coupable d'être lui-même : à toujours chercher le compromis, à arrondir tous les angles, à ne pas regarder la réalité en face. À être faible, en somme. Il se dégoûte au point d'avoir envie de disparaître, de se pendre ou de partir au bout du monde sans laisser d'adresse. Mais ce serait une lâcheté de plus, et il serait privé à jamais d'Annabelle.

Qu'il l'aime, ça, ça ne fait aucun doute ! Il l'aime depuis l'instant précis où elle a poussé la porte de son cabinet pour un plombage, dix-huit ans plus tôt, un jour de canicule. Elle avait pour robe un morceau de chiffon délavé qui laissait deviner la culotte et des seins menus dépourvus de soutien-gorge. Pas tout à fait le style de Devalière, son père, qui était l'un de ses vieux clients et un ami du Rotary ! Les fiançailles s'étaient organisées entre mecs. Ce stomatologue réputé, bien sous tout rapport, était une aubaine pour le Vieux : il materait sa « sauvagonne ». Et, du point de vue d'Annabelle, il n'était pas dénué de charme.

Philippe couvre la main d'Annabelle de baisers et de larmes. Il a envie de lui faire l'amour, là, tout de suite, dans son sommeil artificiel. Cette idée l'excite terriblement et l'épouvante, ce serait du viol ! On se calme... ON SE CALME !

Mais le corps a ses raisons. Annabelle se refuse à lui depuis des semaines, des mois. Elle n'a même plus besoin de prétexte, Philippe a fait une croix sur le sexe : l'essentiel, après tout, c'est l'amour. Encore une lâcheté. Un couple qui ne se touche plus est un couple infirme. Il aurait fallu consulter un psy, ou qu'au moins ils en parlent entre eux. Non, Philippe s'est soumis, écartant sa propre souffrance. Ça n'a pas été tous les jours facile. Il a failli tromper sa femme avec Marianne, son assistante. Un grand classique. Vulgaire. Et Philippe déteste la vulgarité.

Sa main se glisse sous le drap, remonte doucement sur la cuisse nue, s'arrête sur ce qui semble bien être une feuille de papier. Plusieurs feuilles de papier. Ce sont des lettres. Vraisemblablement signées Vicente, inutile de vérifier. Il sort brusquement de la pièce et va se coucher dans la chambre d'ami. Tout habillé. Il a froid, il a peur, il n'est plus lui-même.

Il est plus de dix heures quand Geoffrey se lève, et M'an Nana n'est toujours pas réveillée. Valium, je veux bien, mais faut pas pousser ! Si ça se trouve, elle fait la dormeuse pour différer l'affrontement. Ce serait bien son genre – le genre « mollasse » qui est devenu le sien après tous ses renoncements.

Et si Philippe, paumé comme il est, avait chargé la dose de valium jusqu'à la rendre mortelle ! Cette idée folle le précipite dans la chambre de sa mère. Annabelle pousse un cri et se dresse :

— Que se passe-t-il ?

Geoffrey l'embrasse.

— Rien, maman, rien. Tu es réveillée ?

— Oui... Tu es rentré ?

— Oui. Hier soir. Tu dormais.

Ils se regardent en silence dans la pénombre, comme s'ils se découvraient l'un l'autre. C'est un peu vrai, au fond, Geoffrey n'est plus le même, Annabelle non plus. Tout le monde a muté, dans cette affaire, les identités clignotent. Annabelle se blottit contre son fils. Elle dit d'une voix de fausset :

— Pardonne-moi.

Geoffrey resserre son étreinte. Les mots lui manquent, à lui aussi. Annabelle continue :

— J'ai voulu te protéger.

— Je sais, maman.

À nouveau le silence.

— Ce n'est pas à toi qu'il faut en vouloir, dit Geoffrey.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ni à Philippe. C'est grand-père le seul coupable.

Annabelle se dégage des bras de son fils :

— Qu'est-ce que ton grand-père vient faire là-dedans ?

— Sa fille fiancée et enceinte de sept mois d'un autre homme ! Un métèque, en plus ! Il fallait étouffer le scandale.

Cette fois, Annabelle est bien réveillée. Elle se lève et ouvre les rideaux. En ce mois de mai, le Parc Monceau est en fleurs. Le gigantesque érable sycomore domine le bosquet de ses branches pourpres. Des joggers courent autour du plan d'eau à colonnades corinthiennes. Annabelle dit, sans se retourner :

— Tu ne rates jamais une occasion de dire du mal de ton grand-père. Ça m'attriste. (Elle se retourne et monte le ton :) Tu lui dois le respect, Geoffrey ! Parce que c'est ton grand-père, et parce que c'est un homme respectable.

— Tu as raison, on a intérêt à le respecter, sinon il te tord l'oreille !

— Tu dis n'importe quoi !

— C'est le souvenir que j'ai de lui, quand j'étais petit. Si je ne filais pas droit, il me tordait l'oreille ! Il la tordait vraiment, hein ! Ça craquait comme des chips. (Il porte la main à son oreille.) Ça me fait encore mal ! Il ne t'a jamais tordu l'oreille, à toi ?

Annabelle hausse les épaules. Geoffrey a marqué un point. Au frottement des babouches de Madame Hamdache dans le couloir, il se précipite à la porte et dans les bras de sa nounou. Elle lève les bras au ciel :

— Ah ! Mon garçon ! Tu es revenu ! Allah akbar ! Tu vas arrêter de faire des bêtises, hein ! Promets-le à Assia, que tu vas arrêter !

— Ce serait une nouvelle bêtise de te le promettre ! dit finement Geoffrey.

Même Annabelle laisse échapper un rire.

Passons dans le living room Napoléon III, austère et maniéré. Mère et fils prennent le petit-déjeuner à une table d'entre-deux en bois laqué noir, décoré de bronzes dorés et



d'une marqueterie Boulle en nacre. Après son passage chez pap', dans le F4 bordélique meublé Emmaüs et IKEA, Geoffrey se sent légèrement étranger parmi ces pièces de musée.

— Qu'est-ce que tu regardes ? dit Annabelle, en reposant doucement sa tasse de thé en porcelaine de Sarreguemines.

— Je regarde mon passé.

— À ton âge, on regarde plutôt son avenir.

— À mon âge, tu le regardais, ton avenir ?

Annabelle esquisse une grimace et baisse les yeux :

— Je vois... Vicente a dû te raconter pas mal de choses à mon sujet...

Soudain, elle prend l'air horrifié : Geoffrey trempe allègrement ses tartines dans la tasse de chocolat. Il a bien retenu la leçon de pap', ça ne coule pas entre ses doigts ni sur le napperon *vintage*. On s'attend à ce qu'elle le réprimande, mais non, elle sourit. Un pâle sourire. Un faux sourire nimbé de tristesse. Elle le garde pour dire :

— Comment va-t-il ?

— Vicente ? Il a l'air bien dans sa peau. Il a une petite Louise qui a cinq ou six ans. Sa belle-fille est super sympa. Elle s'appelle Julie.

Annabelle hoche la tête, l'air absent :

— Bien... C'est bien... Je suis rassurée que ça se passe bien avec lui...

Soudain, le sourire vire à la grimace, ses lèvres tremblotent, ses yeux s'embuent. Elle enfonce son visage dans ses mains.

— Ne fais pas attention... Ça va passer... C'est si brutal, tu comprends ?... Papa t'a semblé comment hier soir ?

— Il assure.

— Il a toujours assuré.

Annabelle a dit ça d'un ton morne qui sonne plus comme un reproche que comme un compliment.

Bientôt midi et la sortie du lycée. Geoffrey s'élance sur ses roulettes sur le boulevard de Villiers. Trop de choses à raconter à Vasco ! M'an Nana reste assise, rêveuse, devant la théière vide.

— Je peux débarrasser ? dit Madame Hamdache.

— Oui, merci, Assia. (Elle se lève.) Je vais aller faire quelques courses, ça va me détendre.

Madame Hamdache dessert la table puis se tient immobile, le plateau entre les mains. Elle hésite à parler.

— En ce moment, Geoffrey a plein d'idées fausses dans sa tête, dit-elle enfin.

— Malheureusement... ce ne sont pas des idées fausses, Assia.

Geoffrey est accueilli comme une rock star à la porte du lycée. « Tu te fais pas trop chier en vacances », dit l'un. « Sadique, tu viens nous voir souffrir ! » dit l'autre. Le pion qui surveille la sortie lui dit :

— Dégage, Meurtaut !

Geoffrey tourne son cul vers lui, une jambe sur la pointe des pieds, et lâche un pet magistral. Le pion se fait menaçant.

— Excusez-moi, dit Geoffrey, j'avais compris « dégaze » !

Grande accolade avec l'ami Vasco.

Galucheu tête-de-veau se fait tout petit dans la foule. Geoffrey l'interpelle. Galucheu accélère le pas. Geoffrey court après lui, plus vite que lui, il l'immobilise en empoignant son sac à dos. Il dit :

— T'as vraiment une tête à claques, mais je voudrais te remercier. Ta connerie a changé ma vie. Oui, merci, Galucheu !

Galucheu n'en croit pas ses oreilles. Il a même l'air un peu plus idiot que d'habitude, ce qui est une performance – pense Geoffrey. Galucheu crache dans sa direction et détail.

— Snif ! Snif ! J'ai perdu un futur ami ! dit Geoffrey à

Vasco.

Vasco fait aller la tête de droite et de gauche, ce qui signifie : « T'as vraiment pas changé, l'Intégriste ! »

Pour fêter « l'heureux événement », c'est à dire la naissance de pap', les deux amis s'offrent un double cheese au Mac Do. Geoffrey est intarissable sur Julie.

— Putain, tu la verrais ! Le canon ! À mourir ! Je suis remonté à l'appart lui dire au revoir, avant de reprendre le train. Elle était toute seule. Elle m'a ouvert en chemise de nuit. On voyait sa culotte au travers et ses tétons, je te promets ! Je suis entré. Elle a fermé la porte en reculant... (Il se lève pour mimer.) Comme ça, tu vois, en reculant, sans me lâcher des yeux. Elle avait un regard brûlant, mon vieux ! Je sentais le roussi ! Mais elle, vachement calme, elle a fermé la porte à clé, toujours sans se retourner, et elle m'a sauté dessus, la bouche ouverte, la langue dehors ! Je te promets ! Elle frottait ses nichons et sa foufoune contre moi. Je te dis pas, la trique ! On a roulé sur la moquette. Elle était déchaînée. Elle m'a mordu jusqu'au sang, regarde, j'ai encore les marques...

Il montre les traces de la morsure de l'auto-stoppeuse.

— La vache ! s'exclame Vasco. Et vous avez baisé combien de temps ?

— Oh ! Des heures et des heures ! Ça a continué pendant tout le voyage en train.

— Elle est venue avec toi !

— Non...

Vasco fronce les sourcils. Il flaire la galéjade. Geoffrey ajoute, avec un fin sourire :

— Tout ça, c'était dans ma tête.

— Crétin ! dit Vasco, en lui flanquant une bourrade amicale qui bouscule un gobelet de coca.

Christine est exaspérée. D'abord, en rentrant de son travail, elle a failli s'étaler dans le couloir à cause d'un patin à roulettes que Monsieur n'a pas pris la peine de ranger. Elle a jeté de toutes ses forces les maudits rollers, comme s'ils étaient responsables de ses malheurs. Ensuite, elle a découvert une Julie vautrée sur le canapé du salon, le mobile collé à l'oreille :

— Quand est-ce que tu reviens nous voir ? (...) Ah ! Si mes parents sont OK, je saute dans le premier TGV, moi ! (...) Tu sais, j'ai acheté le dernier disque de XXL. Si tu veux, je te le grave sur un CD. Papa a ton adresse à Paris ?

Christine a arraché le mobile de la main de Julie et l'a jeté comme elle a jeté les rollers. Elle a quitté la pièce sous les hurlements de sa fille, a renfilé sa veste et traversé le magasin sans un regard pour Vicente.

Elle marche sur les bords du Rhône d'un pas soutenu, le visage tendu. Elle ne pleure pas, non, c'est la colère qui domine. Elle dit à voix haute : « Je vais plaquer ce salaud ! » Puis elle s'assoit lourdement sur le muret longeant le fleuve, s'absorbant dans les manœuvres d'une barque catalane rouge et or. Elle connaît son propriétaire, un client de la banque. Il lui fait des signes. Elle lui répond en souriant. Ce type la drague depuis des mois. Un bel homme, friqué, grosse Mercedes, une villa aux Saintes-Maries, et pas vulgaire du tout, très cultivé...

Elle est brusquement calmée. Elle repart d'un pas tranquille. Elle dit : « C'est décidé. Il m'a toujours pris pour une conne. Eh bien ! Il va voir ! » Elle s'installe à la terrasse du Café de la Roquette. Son but est de traîner et de rentrer le plus tard possible pour qu'il s'inquiète, le Mexicain. Ça lui fera les pieds, et pour une fois, il s'occupera des gosses.

Quelle n'est pas sa surprise devant la serveuse ! Tatiana !

Cette jeune femme a fait le ménage au magasin pendant des mois, et elle a souvent gardé Louise. À la découverte de l'infidélité de son mari, elle n'avait fait ni une ni deux, elle avait pris ses deux moutards sous le bras et déserté le pavillon qui venait tout juste d'être fini de construire. Une petite décidée au regard clair et au rire franc.

— Comment va Monsieur Avilez ? dit Tatiana.

— Il vient d'avoir un enfant.

Forcément, la formulation étonne Tatiana. Christine précise :

— Un enfant de seize ans.

Quand elle comprend, Tatiana éclate de rire.

— Excusez-moi, Christine...

Mais Christine rit autant qu'elle. Et ça lui fait du bien. « Pour fêter la naissance du petit », elle invite Tatiana chez *Les Deux Frangines*, après son service. Au moins, elles seront entre femmes ! C'est reparti pour la rigolade.

Vicente est endormi devant la télé, quand Christine rentre. Elle dit tout de go :

— Je vais partir, Vicente. Te quitter.

Un peu éméchée, on dirait. Vicente se passe la main entre les cheveux.

— C'est ridicule, Christine... Tu vas aller où ?

— Depuis la mort de maman, papa se sent seul dans son mas. Il sera très content d'avoir les enfants.

— Ah ! Parce que tu comptes partir avec les enfants !

— Comme ça, tu pourras vivre avec ton nouveau fils. La mère pourra même venir vous rejoindre. Enfin réunis, après tant d'années !

— Tu m'accuses de t'avoir trompée avant de te connaître, merde ! Tu es une pauvre conne !

— Tu dis enfin ce que tu as toujours pensé de moi.

Louise est à la porte, toute nue, l'air embarrassé.

— J'ai fait caca dans mon lit.  
— Un gros caca ? dit Vicente.  
— Énorme.  
— Bravo, ma puce ! dit Vicente. Il faut s'exprimer franchement !  
Christine hausse les épaules :  
— Tu devrais te faire soigner, mon pauvre Vicente !

Pauvre Vicente ! Il est écœuré devant tant d'injustice, mais pas désespéré. Au fond, ce bouleversement est peut-être une aubaine. Il faut voir les choses en face : il s'est rabougri avec Christine. Dans ce petit commerce de merde, à faire des photos de merde. Où est passé le talent de Vicente Avilez, Prix Niepce ? Il n'a pas fait une photo intéressante depuis au moins cinq ans, et il a perdu tous les contacts que lui avait rapportés le Prix. C'est peut-être le moment de te réveiller, mon vieux.

Il s'élance dans la ville nocturne en rollers. La séance avec Geof<sup>2</sup> a suffi pour qu'il en retrouve la maîtrise. Merci Geof<sup>2</sup>. Y en a marre de cette ville de cons qui pue le Front National. En sept ans, il n'a pas fait un seul copain. Les Camarguais vivent entre Camarguais. Alors, un Mexicain, tu penses bien ! Demain, il met la boutique en vente. Ça peut se vendre combien, une boutique comme ça ? – Des clopinettes, oui ! Avec le numérique, ça n'a plus aucune valeur. Eh bien ! Rien à foutre ! Il va tout laisser tomber et partir sans se retourner. Sauf qu'il y a la petite Louise. Il est même doublement père, maintenant. Ce pensant, il rate un trottoir et patatras ! Le nez dans le ruisseau, c'est la faute à Rousseau ! Il reste assis par terre, c'est la faute à Voltaire ! Il rit de sa connerie, en se frottant le genou.

Dès le lendemain matin, Christine fait ses valises, le visage fermé. Louise bourre son sac à dos, toute contente de partir chez Papy. Il y a un âne, chez Papy, il y en a même deux, il y a

des lapins, des poules, des canards. On s'amuse bien. Elle dit à sa sœur, qui lit une BD :

— Pourquoi tu veux pas venir avec nous ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

— Parce que.

Louise arrache la BD des mains de Julie, en criant :

— T'es bête !

Il s'ensuit une course-poursuite qui énerve Christine :

— Je vais en prendre une pour taper sur l'autre !

Cette expression idiote déclenche le rire chez Louise :

— Vas-y, maman, prends-moi ! Prends-moi !

Et elle rit de plus belle.

Vicente remonte du magasin :

— Arrête, Christine, je t'en prie. C'est pas sérieux !

Il veut l'enlacer. Elle se dégage en grimaçant :

— Je ne suis pas une girouette. Quand je dis « c'est fini », c'est fini !

Louise dit :

— Maman n'est pas une pirouette !

Vicente la prend dans ses bras, la serre dans ses bras, l'embrasse, tout ému :

— Tu téléphoneras à papa ?

— Je te téléphonerai tous les jours.

Christine intervient sèchement :

— Chaque week-end, on échange les gamines.

— Les deux sœurs ne seront jamais ensemble, c'est un peu idiot.

— Oui, tout ce que je dis est idiot. Je suis une idiote.

Vicente monte le ton :

— Tu me fais chier avec ton complexe d'infériorité ! Tu es ma femme, je t'aime !

— Laisse tomber, Vicente. Elle est bornée, dit Julie.

En voilà une qui aurait mieux fait de se taire : elle se

ramasse une belle gifle de la main de sa mère. Julie prend le soin de se reculer pour crier :

— Fous le camp, on t’a assez vue !

— Julie, je t’en prie ! dit Vicente. File dans ta chambre !

— File dans ta chambre ! répète Louise.

Julie bouscule sa sœur, avant de s’éloigner en pleurant.

— Quelle misère ! dit Vicente.

— C’est aussi mon avis, dit Christine en ouvrant la porte.

Allez, on y va, Louise.

Vicente s’accroupit pour embrasser la petite. Elle lui claque mille bisous et dit :

— Je t’aime, mon papa chéri.



Annabelle s'adonne de plus en plus à son sport favori. Son terrain est aujourd'hui le magasin du *Printemps*. Hier, c'était la *FNAC*. Trois CD de La Callas, qu'elle a écoutés à fond la caisse dans le salon – même que Philippe, dérangé dans son cabinet, a été obligé d'intervenir. Il a dit tristement : « Je ne te comprends plus, tu fais n'importe quoi. » Annabelle non plus ne se comprend plus. Le vol dans les magasins est devenue sa drogue quotidienne. C'est comme si elle voulait à toute force se faire prendre.

Cette fois sera la bonne. Tout se coordonne mal. La cliente qu'elle a choisie comme couverture fait marche arrière, arrêtant la sonnerie juste avant qu'Annabelle ne passe la caisse et la déclenche à nouveau. Annabelle se heurte au vigile. Elle n'oppose pas de résistance, elle ouvre son sac. Un blouson de cuir, une montre électronique, un Chanel n°5.

Le vigile n'a rien d'agressif. C'est un gros nounours basané au regard un peu triste. Il dit :

— Je suis désolé, Madame, devant la recrudescence des vols à l'étalage, la direction a décidé de porter plainte pour le moindre vol. Je vais vous demander de bien vouloir me suivre au bureau, mais d'abord de régler ces articles en caisse.

— Je n'ai pas de moyens de paiement sur moi.

— Vous aggravez votre cas, Madame. Appelez donc votre mari.

Annabelle appelle Geoffrey, qu'il lui apporte sa carte *Gold*. Geoffrey met un certain temps à comprendre. Au *Printemps*, boulevard Haussmann ? Où, au *Printemps* ? Dans les bureaux ? Qu'est-ce qu'elle fait dans les bureaux du *Printemps* ? Annabelle lui dit sans détour :

— J'ai volé dans le magasin. Dépêche-toi.

— Oh la la ! La honnnnte ! dit Geoffrey, tout excité par l'événement.

Au vu des papiers d'identité d'Annabelle « née Devalière », le vigile a cru bon d'appeler le directeur. Le Vieux est en effet l'un des gros actionnaires du magasin. Il a récemment défrayé la chronique pour un compte caché en Suisse.

Le directeur est un quadra gravure-de-mode, avec une barbe de trois jours soigneusement entretenue. Décontracté, bienveillant, il s'emploie à rassurer Annabelle – qui ne manifeste pas la moindre inquiétude. Pire, elle donne l'impression de prendre un certain plaisir à la situation :

— J'ai volé, je le reconnais. Lancez la procédure judiciaire. Je ne vois pas pourquoi ma filiation me donnerait des privilèges.

Déstabilisé, le quadra ! Il propose même un thé à la voleuse. Attendrait-il un quelconque avancement de son esprit conciliant ? Non, c'est simplement qu'on est entre personnes de bonne compagnie. La notion de vol est relative, réservée aux pauvres. Une fille Devalière n'a pu qu'« emprunter » quelques articles... La preuve, c'est qu'elle avait largement les moyens de les payer.

Mère et fils gambadent sur les grands boulevards, main dans la main. Y a pas à dire, Geoffrey est fier de M'an Nana ! Du retour en force de l'espiègle Nanabelle de Vicente. Il dit :

— Mon sweat, là, tu l'as volé aussi ?

— Oui, bien sûr !

Geoffrey est plié en deux par le rire. Annabelle ne s'est jamais sentie si légère. Elle s'est libérée du père (c'est lui qu'elle a volé) et du mari usurpateur.

Ils s'installent à la terrasse d'un café. Un cognac et un coca. Le serveur pose le coca devant Annabelle et le coca devant Geoffrey. Annabelle fait l'échange des verres. Elle hume

l'alcool en fermant les yeux.

— La première fois que j'ai bu un cognac, c'était avec Vicente, le jour où je l'ai rencontré. J'étais allée voir *L'Arrangement* de Kazan, à la Pagode. Tu connais ce film ?

— Bien sûr que je le connais.

Geoffrey prend une voix rauque et implorante :

— Evangelos !

— Eh bien ! À partir de ce moment-là, quand le père est emporté par les infirmiers et qu'il appelle son fils, je me suis mise à pleurer. J'ai pleuré jusqu'à la fin. Quand les lumières se sont rallumées, j'étais toute embêtée, je devais avoir les yeux rouges. J'ai attendu que tout le monde sorte. Mais il restait un type, trois rangées devant moi. De toute évidence, il avait le même problème que moi. Il m'a proposé d'aller boire un café. On a bu un cognac et on est retournés voir le film ensemble. (Annabelle lève son verre :) À Kazan !

— À Vicente !

Geoffrey se roule un joint.

— Tu es gonflé ! dit Annabelle. Les gens vont le sentir.

— Bof !... Tu veux pas essayer, maman ? C'est naturel, c'est de l'herbe des champs.

Annabelle hésite avant de prendre la cigarette. Elle inhale timidement, en gloussant comme une gamine.

— Aspire plus fort, dit Geoffrey.

Annabelle tousse.

— Ça a bon goût... Ça tourne un peu la tête...

— C'est parce que tu n'as pas l'habitude. Mais tu vas voir, dans dix minutes, tu vas rire. Ça en plus du cognac !

Le jour décline quand ils rentrent avenue de Villiers. Ce sont deux joyeux lurons qui sortent de l'ascenseur, sous l'œil réprobateur d'une dame à petit chien. Annabelle a un peu de mal à fourrer la clé dans la serrure, ce qui la fait rire plus fort.

Ils se figent à l'entrée du salon. Chacun dans son fauteuil,

silencieux, l'air sévère, se tiennent Philippe et un vieux aux lèvres pincées, la canne entre les jambes.

— Ciel, mon mari et mon père ! clame Annabelle, rigolarde.

Elle s'affale dans le canapé et enlève ses chaussures, d'un pied et de l'autre, tandis que Geoffrey reste sur le seuil, contenant son rire. Le père dit :

— Ma présence ce soir ne te surprend pas, je suppose ?

— Non, tu as toujours été là aux moments importants de ma vie.

Philippe dit :

— Pourquoi as-tu fait une chose pareille, Annabelle ?

— Mais pour que mon papa vienne ! Une petite fille a toujours besoin de son papa.

— Je t'en prie, dit Philippe, ne fais pas l'idiote. C'est la moindre des choses que tu nous expliques ce qui s'est passé !

— Eh bien ! Je ne sais pas, cette fois j'ai raté mon coup. Pourtant, je ne suis pas une débutante.

Elle se lève, désigne une lampe en verre soufflé :

— Ça, je l'ai volé. (Montrant une coupe en cristal :) Ça aussi. (Montrant les rideaux :) Même ça ! C'est gros, ça a été dur. Mais plus c'est gros et dur, plus c'est...

Elle retombe dans le canapé en éclatant de rire. Le père se lève, mâchoires serrées, et cogne le plancher avec sa canne :

— Elle est ivre !

— Je ne suis pas ivre, dit Annabelle. J'ai seulement bu un joint et fumé un cognac.

Éclat de rire de Geoffrey. Il se fait tancer par son grand-père :

— Toi, ta place n'est pas ici.

— Ce n'est pas mon avis, dit Geoffrey.

— Quelqu'un t'a demandé ton avis ?

— Tu peux me tordre une oreille comme tu sais si bien le faire, je ne bougerai pas.

Le Vieux le gifle. Geoffrey n'a pas le temps de réagir

qu'Annabelle est sur son père, le rouant de coups et hurlant des insultes. Il se défend comme il peut avec sa canne. Philippe les sépare. Annabelle se rassoit sur le bord du canapé, essoufflée, le regard meurtrier. Elle dit à Geoffrey :

— Viens t'asseoir, mon chéri. Ta place est ici, près de ta mère.

Le père va et vient, martelant le sol de sa canne. Philippe est à la fenêtre, mains croisées dans le dos. Annabelle prend son fils par les épaules :

— Tu as la joue toute rouge, mon pauvre petit... Déjà, avant ta naissance, il a voulu te tuer. Pourtant, tu connais ses idées rétrogrades, il est violemment contre l'avortement.

Le père explose :

— Justement, petite sotte ! Je veillais à tes intérêts, comme doit le faire un père responsable. Tu as toujours été incapable de gérer ta vie ! Tu le prouves encore aujourd'hui : aller voler dans les magasins en déshonorant ton père, ton mari, ta famille !

Annabelle dit calmement à son fils :

— Le problème, tu vois, c'est qu'il a beaucoup d'aplomb et un vrai talent d'orateur. Deux qualités pour être quelqu'un d'important. On finirait par voter pour lui.

D'un coup de canne, le grand-père brise un vase contenant un beau bouquet composé par Madame Hamdache.

— Ça suffit !

Annabelle continue :

— À bout d'arguments, il finit par pousser une grande colère censée faire peur à tout le monde. Et il en vient aux insultes.

Le père blêmit :

— Tu es bien mal placée pour faire la leçon, espèce d'incapable ! Tu fais pitié !

— Tu vois, Geoffrey, il ne peut pas s'empêcher... Bon, moi, j'ai de moins en moins envie de rire. Il te reste de quoi me

faire un petit joint, mon chéri ?

Le père s'avance, menaçant. Philippe est prêt à intervenir. Il dit à Annabelle :

— Arrête tes provocations, s'il te plaît.

Annabelle se lève et toise son père :

— Vas-y, frappe-moi ! Frappe-moi comme tu m'as frappée le 16 juillet 1999, avant de me séquestrer jusqu'à ce que je dise : « Tu as raison, papa. » (À Geoffrey et Philippe :) Il a même menacé Vicente de mort.

Le père s'esclaffe :

— N'importe quoi ! Il y en a des chimères, dans ta cervelle d'oiseau !

Annabelle continue :

— Il m'a dit : « J'ai beaucoup de relations, tu sais, dans le monde entier, j'en ai au Mexique au plus haut niveau. Or au Mexique, la vie d'un homme, ça ne compte pas. ils crèvent comme des mouches, là-bas. Un de plus ou un de moins... »

— Tu fais du roman pour te rendre intéressante ! dit le père. Qui peut te croire, ma pauvre Annabelle ?

— Moi, dit Philippe.

Interloqué, le père se tourne vers Philippe, qui soutient son regard et dit :

— D'un certain point de vue, on peut juger qu'Annabelle est quelque peu immature... Excuse-moi, Annabelle... Mais elle n'est pas du tout une menteuse.

Silence.

— Très bien, dit le père. Si j'ai tout le public contre moi...

— Le public ! ricane Annabelle.

Le Vieux quitte la scène en prenant l'air outragé. Rythme ternaire de ses pas avec la canne. La porte claque. Tout le monde se tait. Geoffrey sort son tabac. Philippe est perdu dans un rêve douloureux.

Déjà traumatisée par la découverte de Geoffrey, Annabelle est allée trop loin en « tuant le père ». Le lendemain de l'altercation, elle reste au lit toute la journée. Elle a tenté en vain une réconciliation au téléphone. Le Vieux ne veut plus entendre parler d'elle, il a déjà convoqué son avocat pour étudier le meilleur moyen de la déshériter. Sa mère a appelé. Son frère a appelé. Elle a tout le monde sur le dos, elle qui s'est toujours soumise sans faire de bruit, au point de gâcher sa propre vie. Elle se dégoûte. Elle a honte d'elle-même pour le mal qu'elle a fait et pour le bien qu'elle ne s'est pas accordé. S'il n'y avait pas Geoffrey, elle se supprimerait.

Ça va plutôt bien avec Geoffrey, c'est vrai. Leur relation a gagné en intelligence et en franchise, mais ça ne suffit pas à la maintenir debout. Sa seule consolation, elle la trouve désormais dans le cognac, qu'elle a redécouvert, qui a le goût du bonheur passé.

M'an Nana alcoolique ! C'est du jamais vu et du pas supportable pour Geoffrey. Lui qui ne respecte rien a un sens de la dignité. Un réflexe de classe, peut-être. Une mère ivrogne, c'est honteux. Heureusement, il a repris les cours, les « vacances » sont finies. Vasco est là pour le soutenir. Mais quand il rentre du lycée, il appréhende le spectacle d'une M'an Nana à la voix pâteuse se cognant aux meubles. Il téléphone chaque jour à pap' et passe des heures à parler de tout et de rien avec la Julie, qu'il appelle « Jolie ».

Quant à Philippe, il a baissé les bras. Il s'est persuadé qu'il ne pouvait rien pour Annabelle, et que c'était foutu entre eux. Il a décidé de fermer le cabinet pendant quinze jours. Il l'annonce à Marianne, son assistante.

Marianne dit timidement :

— Je n'avais pas prévu de prendre des congés...

— Ce sont des congés en plus, Marianne.

— Merci, Philippe... Vous n'êtes pas un patron ordinaire...

— On travaille ensemble depuis dix ans et je ne vous ai jamais fait de cadeau.

— C'est un cadeau de travailler avec vous ! dit Marianne, en s'efforçant d'avoir l'air de plaisanter.

Elle baisse les yeux.

— Pour moi aussi, Marianne, c'est un cadeau...

Ils se regardent longuement. Philippe hésite à poser sa main sur la sienne. Il se reprend :

— Je vais aller chez un ami à Marrakech, un ami cardiologue. Il n'est pas impossible que je m'installe là-bas prochainement, je vais voir. Ils ont des équipements médicaux très perfectionnés, les Karachi, et une clientèle occidentale en plein développement. (Silence.) Vous viendriez travailler avec moi à Marrakech ?

Marianne se met à trembler, ferme les yeux et se jette dans les bras de Philippe en sanglotant. Ils ne s'embrassent pas, ils ne se caressent pas. Ils restent enlacés, pudiquement.

En l'absence de Philippe, Geoffrey se sent seul responsable de sa mère. Et quand il rentre à deux heures du matin d'une « teuf » chez Vasco, il la trouve inanimée, en chemise de nuit, dans le couloir. Impossible de la réveiller. Et si elle était dans le coma ? Il appelle SOS Médecins qui lui conseille de ne surtout pas la déplacer et de la couvrir d'une couverture.

Malgré l'heure tardive, il compose sans hésiter le numéro de Vicente.

— Pap', il faut que tu viennes tout de suite à Paris.

— Comme tu y vas, bonhomme ! Tu as vu l'heure qu'il est ?

— C'est urgent, Pap', elle va mourir !



— Attends, qu'est-ce que tu racontes ? Qui va mourir ?

— M'an Nana. Elle est là, par terre dans le couloir, elle ne bouge plus !

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse, à mille kilomètres ! Son mari n'est pas là ?

— Il s'est tiré au Maroc.

— Appelle le SAMU.

— C'est ce que j'ai fait, ils vont arriver.

— Bon. Tiens-moi au courant.

— Mais il faut que tu sautes dans le TGV, pap'. Ça va très mal depuis la dispute avec le Vieux. Elle ne sort plus de sa chambre, elle ne mange plus, elle picole toute la journée. En partant, Philippe m'a dit : « Appelle ton père. Si quelqu'un peut encore faire quelque chose pour elle, c'est ton père. »

Silence. Geoffrey dit :

— Tu es toujours là ?

— Oui, je suis là. Laisse-moi le temps de réfléchir.

— Ne réfléchis pas, pap'. Viens, s'il te plaît... Attends, on sonne à la porte. C'est le médecin. Je te rappelle.

Le médecin conclut à un coma éthylique. Rien de bien grave, la patiente manifeste déjà des signes d'éveil. Il se contente de la positionner sur le côté, en cas de vomissement, et de caler sa tête avec un coussin. D'ici quelques heures, ça ira mieux.

C'est Vicente qui rappelle. Il arrivera demain, à 12 h. 24, avec Julie. Inutile de venir le chercher à la Gare de Lyon, il se souvient encore assez de Paris pour trouver le Parc Monceau.

Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il a pris cette décision. Il l'a prise pour Geoffrey, seulement pour Geoffrey, il n'attend rien d'une rencontre avec Annabelle. La bourgeoise qu'elle est devenue est dérangée dans son petit confort et se bourre la gueule pour supporter. À vrai dire, il lui en veut toujours. Il la désigne comme responsable de tout ce qu'il n'a pas fait, de son échec artistique.

C'est étonnant, parce que ce sentiment d'échec s'est installé avec le surgissement de Geoffrey. Avant, depuis des années, un jour poussait l'autre, il vivait sans en souffrir et la petite Louise le comblait. Aujourd'hui, il est devant un champ de ruines, et cette femme, Annabelle Devalière, en est la cause directe. Tout ce qu'il peut se reprocher, c'est de l'avoir trop aimée. Elle ne le méritait pas. C'était une gamine fantasque, fille à papa, qui n'avait rien foutu de ses dix doigts et qui comptait bien continuer sur cette voie grâce au fric gagné plus ou moins honnêtement par le patriarce.

# QUATRIÈME PARTIE

## 19

Julie est aux anges. Non seulement elle va revoir Geoffrey, mais elle n'est jamais allée à Paris – qui n'est pourtant qu'à trois heures de train. C'est que Paris était une ville bannie dans la famille Avilez – par dépit pour Vicente, par jalousie pour Christine.

Les habits défilent sur le dos de Julie et dans la glace de l'armoire. Elle se tourne et retourne, grimace, enchaîne les pouh ! Elle n'a vraiment plus rien à se mettre. Elle s'assoit sur son lit, boudeuse.

— Tu es prête ? crie Vicente du couloir.

Sur le seuil de la chambre, il arrondit les yeux :

— Non, mais je rêve, tu es encore en chemise de nuit ! Tu veux vraiment y aller, à Paris ?

Il ouvre l'armoire, en sort un jean et un t-shirt :

— Allez enfiler ça. On va pas à la noce, figure-toi !

Julie s'exécute en ronchonnant. Vicente la prend tendrement par l'épaule :

— Allez... Dans la capitale, on t'achètera une petite robe, d'accord ? Une robe de Parisienne !

Le beau-père récolte mille bisous de sa coquette et coquine de belle-fille.

Loin de son « emmerdeuse » de mère, Julie peut donner libre cours à ses sentiments pour le beau Vicente. Ça l'exalte, d'être dans le TGV seule avec lui. Peut-être la prend-on pour

sa jeune maîtresse ! Mais elle se laisse aller à dire :

— Pourquoi tu as épousé ma mère ? Je ne comprends pas ce que tu lui trouves.

Vincente marque un temps d'arrêt, écarquille les yeux :

— De quoi je me mêle, péronnelle ?

Piquée au vif, la péronnelle quitte son siège. Elle déambule dans les couloirs, oscillant, cahotant et bougonnant. Au bar, elle s'offre un coca. Le jeune et fringant steward lui susurre :

— Gare de Lyon, vous venez boire un verre avec moi ?

— Non, c'est pas possible, je ne suis pas seule.

— Ah ! J'arrive trop tard !

— Eh oui...

4, rue Murillo. Un hôtel particulier haussmannien en pierre de taille et briques roses à motifs ornementaux, protégé par de lourdes grilles en fer forgé. *Gustave Flaubert a habité dans cet immeuble de 1869 à 1875*. C'est écrit sur une plaque en bronze à l'entrée. On traverse la cour pavée de marbre pour accéder à un hall lui-même en marbre du sol au plafond. La classe ! Vicente dit :

— Putain ! On a changé de planète, ma Juju !

— J'aime pas quand tu m'appelles « Juju » !

Au troisième étage, c'est Madame Hamdache qui leur ouvre.

— Je suis le père de Geoffrey, dit Vicente.

— Ah ! Il n'est pas là, dit Madame Hamdache.

— Geoffrey n'est pas là ?

— Oui, mais son père, non. Il est parti en vacances au Maroc.

— C'est moi son père, Madame ! dit Vicente, avec un fin sourire.

Madame Hamdache éclate de rire en levant les bras. Geoffrey surgit derrière elle et la prend par les épaules. Il déclame :

— Oui, Assia, j'ai deux pères !

- Deux pères ! Mais comment ils ont fait ?  
Quand Geoffrey découvre Julie, il s'écrie :  
— Ouah ! T'es venu avec un cadeau, Pap' !

Geoffrey n'a pas averti sa mère de la « visite » de Vicente. Elle est encore dans sa chambre. Elle dort ou ne dort pas ; en tout cas, elle cuve sa cuite de la veille. Geoffrey dit, mal à l'aise :

— En général, elle émerge sur le coup de deux heures de l'après-midi.

Vicente accuse le coup :

— Putain ! Tu me fais chier ! Je n'ai plus rien à voir avec elle, moi. J'ai à voir avec toi, OK, c'est clair, mais c'est tout... (Silence) Il y est parti tout seul, au Maroc, son mari ?

— Ce n'est pas le genre à avoir une maîtresse.

— Ils ont rompu ?

— Je ne sais pas... Philippe est parti en me disant...

— Oui, je sais ce qu'il t'a dit... Sers-moi un whisky. J'espère qu'il y a du vingt ans d'âge dans cet appart' de bourgeois !

Vicente est devant la troisième porte à droite dans le couloir, comme le lui a indiqué Geoffrey. Il est hésitant. Il frappe. Pas de réponse. Il reffrappe. Pas de réponse. La porte est fermée à clé. Il émet un soupir énervé et retourne pesamment vers le living. Les deux ados sont à plat ventre sur la moquette devant un Ipad. Ils discutent « musique », leur passion commune, mais ils ne sont pas tout à fait raccord sur les genres. Julie défend le RnB et le rap, Geoffrey le metal. Vicente intervient :

— C'est la même tambouille !

Les ados protestent en chœur.

— C'est pas pour les croulants ! badine Geoffrey.

— Est-ce qu'au moins tu as déjà écouté Doctor Dre ? dit Julie, offusquée.

Vicente dit :

— J'ai pas besoin de docteur, moi ! Et je n'ai pas fait mille kilomètres pour écouter de la zizique. Geoffrey, va réveiller ta mère, s'il te plaît. Dis-lui qu'on la demande au parloir.

Geoffrey s'exécute. Il tambourine à la porte d'Annabelle en criant : « Debout, Man' Nana, on te demande au parloir ! »

La porte s'ouvre doucement sur une chambre dans la pénombre. Annabelle est en nuisette, pieds nus, toute frêle, les cheveux dévastés, le regard incertain. Après un instant de stupéfaction, ses yeux s'emplissent de larmes.

— C'est tout l'effet que je te fais ? dit Vicente.

— Comment tu es venu ?

— Ben... Par le train.

— Non, je veux dire : pourquoi tu es là ?

— Geoffrey m'a appelé.

Les larmes ruissellent. Annabelle baisse la tête, renifle, bafouille :

— Il est merveilleux... Excuse-moi... (Elle porte les mains à son visage.) Ne me regarde pas, je suis affreuse.

— Tu es encore pas mal. Faudrait voir toute nue !

La réplique de Vicente la choque puis lui arrache un pauvre sourire :

— Tu es bien resté le même !... Tu m'accordes dix minutes, Vicente ?

Pour Annabelle, une minute, c'est beaucoup plus que soixante secondes. Vicente a le temps de se resservir deux whiskies bien tassés. Putain ! Du Lagavulin qui a l'âge de Geoffrey... Distillé quand l'amour battait son plein avec Nana Belle...

Ils s'étaient offerts un voyage dans les Highlands en Dodoche, avec la vente inespérée d'une photo de Vicente à Géo. En bons touristes, ils avaient fait la Route du Malt : The Macallan, Aberlour, Glenlivet, Glennfiddish. Que du bonheur ! Aucun problème pour s'endormir le soir, sous la tente, après un câlin express...

Julie et Geoffrey ont accordé leurs violons : la voix chevrotante de Léo Ferré règne dans l'appartement. Bon, Léo Ferré, Vicente apprécie. Ils ont des goûts de vieux, les jeunots. La mode rétro. En panne d'inspiration, notre société desséchée ressort les vieux jouets.

*« Avec le temps... Avec le temps, va, tout s'en va  
L'autre qu'on adorait, qu'on cherchait sous la pluie  
L'autre qu'on devinait au détour d'un regard  
Entre les mots, entre les lignes et sous le fard... »*

C'est une autre Annabelle qui se tient devant Vicente. Une autre qu'à la porte de sa chambre, une demi-heure plus tôt. Mais aussi une autre, radicalement autre, que sur la route des Highlands, dans la Dodoche grinçante et cahotante, dix-sept ans plus tôt. Tailleur en cuir noir Yves Saint-Laurent, foulard de soie Hermès, bijoutée jusqu'aux chevilles. Vicente a l'air d'un plouk avec son jean avachi et son blouson en plastoc. Il dit :

— Bonjour, Madame. Que puis-je faire pour vous ?

Annabelle ignore l'ironie :

— Je te propose qu'on aille marcher un peu.

— Voilà une bonne idée !

Elle doit s'y reprendre à plusieurs reprises pour que Geoffrey coupe le sifflet à Léo. Elle simule un air sévère pour le traiter de « petit cachotier ».

— Je te présente Julie, Man' Nana, dit Geoffrey.

— Geoffrey m'a dit beaucoup de bien de vous, dit Annabelle, en tendant la main à Julie.

Julie l'embrasse.

Ils marchent d'abord en silence. Dans le Parc Monceau proche, ça s'imposait. Vicente lâche :

— C'est incroyable ce que ça pue, Paris ! Quand on y vit, on ne s'en rend pas compte.

— Oh si ! Le soir, je n'ai qu'une envie, c'est de me doucher pour me laver de toute cette pollution.

— Mais pourquoi les gens restent ici, dans cette merde ?

— Ils y ont leur travail, leurs amis, leurs habitudes. Ce n'est pas évident de tout plaquer pour refaire sa vie ailleurs.

— C'est vrai que je me suis enclavé à Arles. Je n'ai pas profité de mon Prix Niepce.

— Réinstalle-toi à Paris, malgré les mauvaises odeurs !

Après cet échange de café du commerce : silence à nouveau. Annabelle s'arrête, émue. Elle prend les mains de Vicente :

— Tu es resté le même, Vicente. C'est impressionnant. Moi...

— Tu es devenue une dame.

— Tu veux dire une bourgeoise... Mais dans ma tête, je suis toujours une petite fille, tu sais.

Elle se love contre lui. Vicente dit :

— C'est quoi ton parfum ?



— Toujours le même. Numéro 5 de chez Chanel.

— Oui ! Moi aussi, c'est le même. Mousse à raser numéro 2 de chez Williams.

Elle a un petit rire. Elle se met sur la pointe des pieds pour sentir les joues de Vicente. Il pose ses lèvres sur les siennes. Elle résiste un peu, puis se laisse aller. Elle tremble. Il parle dans ses cheveux.

— Malheureusement, nous n'avons plus rien de commun, ma Nana Belle.

— Je suis encore un peu ta Nana Belle ?

— Non. Nana Belle est morte. Elle n'a peut-être jamais existé.

— Tu exagères, il y a une preuve ! (Récitant :) « *Nous ferons mille enfants, nous ensemerons la Terre de notre amour. Le premier de l'espèce, celui qui partira à la conquête du Monde, nous l'appellerons Geoffrey.* »

— Tu connais tes classiques.

Annabelle enserme Vicente, en gémissant :

— Fais-moi l'amour encore une fois ! Même si nous sommes devenus étrangers et que je ne te revoie plus jamais. Fais-moi l'amour, s'il te plait.

Le premier hôtel est le bon. Il a un nom approprié : « Hôtel de la Dernière Chance ». Au moins, ça les fait rire.

Annabelle ôte ses vêtements de luxe. Lentement. Elle a les yeux tristes, légèrement apeurés. Elle enlève son soutien-gorge. Puis sa culotte. Puis reste bras ballants. Vicente est déjà au lit, nu. Il dit

— Tu en fais une tête ! Détends-toi, le temps n'existe plus.

Il la tire sous les draps. Ils s'enlacent. Le temps n'existe plus. En tout cas, pour Vicente, qui plonge sous le drap, entre les cuisses d'Annabelle. De Nana Belle. « *Ma Nana très Belle, ne plie pas, nous n'avons plus que quarante-huit heures à*

*souffrir. Après-demain, nous serons de l'autre côté de l'océan, et tu seras mienne pour toujours. »*

Mais Nana Belle est morte. Son sexe est mort. Le temps existe et nous tue. Vicente remonte à la surface, désespéré. Il allume une cigarette, en disant :

— Qu'est-ce que tu comptes faire pour réparer la situation ?

— Quelle situation ?

Vicente montre le petit chapiteau que fait son sexe sous le drap. Annabelle a un rire offusqué. Vicente dit :

— Je mérite au moins une petite pipe.

— J'avais oublié à quel point tu peux être vulgaire !

— C'est toi qui m'as entraîné dans cette chambre, non ?

Alors suce-moi.

— Vicente, je t'en prie.

— L'épouse du docteur Meurtaux est choquée ! Pourtant, elle a fait bien pire dans sa jeunesse. Souviens du jour où...

— Arrête, Vicente !

Elle se laisse glisser sous le drap. Vicente ferme les yeux.

Si on était au cinéma, la caméra cadrerait la fenêtre entrebâillée. À ce moment précis, comme par hasard, une bourrasque agiterait furieusement les rideaux...

Vicente a gardé les yeux fermés. Il respire bruyamment, bouche entr'ouverte. Annabelle s'est détournée avec des haut-le-cœur. Elle dit :

— Je suis désolée.

— Comment ça se passe avec ton mari ?

— Ça ne se passe pas.

— Depuis longtemps ?

— Depuis que j'en ai eu assez de faire semblant.

Dans un élan de tendresse, Vicente attire Annabelle contre lui. Il la caresse doucement :

— Ma pauvre petite ! Ils ont même réussi à tuer ton sexe, toi qui étais une si belle amoureuse !

Elle dit entre deux sanglots :

— Et toi ?

— Moi, je suis comme le chiendent. Je repousse n'importe où.

— Tu es heureux avec ta femme ?

— Elle m'a plaqué hier en emmenant ma petite Louise. Julie a préféré rester avec son beau-père.

— Tu es triste ?

— Non. Je suis en colère. Pas seulement contre elle, contre le monde entier. Contre ton père, qui est une bête nuisible. Contre ton mari, ce con qui ne sait même pas te faire jouir ! Contre toi... Ta lâcheté. Ta trouille. Heureusement, Geoffrey ne tient pas de toi.

Annabelle est sous le choc. Elle s'écarte de Vicente, s'assoit au bord du lit, enfile son soutien-gorge :

— Très bien... On s'est tout dit, en somme.

— Non.

— Tu as une autre vacherie à me sortir ?

— Non... (Elle se retourne, il a pour elle un regard éperdu.) Ce que j'ai vécu avec toi... je ne l'ai vécu qu'avec toi. (Il se reprend :) Il n'y a rien à regretter, on serait sûrement déjà séparés.

Annabelle dit rêveusement :

— Qui sait ?

C'est le printemps, la saison des giboulées. Surpris par l'averse au beau milieu du Parc Monceau, ils courent sous une pluie battante. Annabelle peinant à marcher dans ses bottines surhaussées, Vicente la remorque. Ils slaloment entre les flaques et rigolent comme des gosses. Dans le hall marmoréen, spontanément, ils s'enlacent et s'embrassent avec fougue. Le temps n'existe plus.

Sort de l'ascenseur la voisine du deuxième. Une réplique de Geneviève de Fontenay, large chapeau *black and white* compris. Elle se fige un instant, puis franchit le hall d'un pas raide, sans un regard pour la femme du dentiste du troisième – mon dieu !

Les yeux et la bouche d'Annabelle s'arrondissent pour composer un air catastrophé, puis elle se réfugie à nouveau dans les bras de Vicente.

Dégoulinants, ils se déchaussent sur le parquet en marqueterie du hall d'entrée. Annabelle appelle : « Geoffrey ! » Pas de réponse. Et dans le living personne. Sûrement en promenade.

— Il n'y aurait pas anguille sous roche ? dit Anna-belle, en se libérant de son tailleur de cuir.

— Possible, c'est de leur âge, dit Vicente.

— Je vais me changer et te sortir des affaires sèches.

Un détail intrigue Vicente : le blouson de Julie est exactement à l'endroit où elle l'a laissé tomber en arrivant. Elle serait sortie en t-shirt ?

Annabelle s'est mise au goût du jour : Levi's 501 délavé et sweat noir (troué à l'épaule) affichant en lettres d'or « *good*

*things will happen* ». Une jeune femme toute simple. Capable de séduire cet ours mal léché de Vicente. Il est séduit. En tout cas troublé. Le temps existe et a fait marche arrière. Ils se regardent enfin avec tendresse.

Un gémissement les fait sursauter. Puis un deuxième et un troisième qui ne laissent plus de doute sur leur qualité et leur origine. De la tendresse, leur regard vire à la stupéfaction. Oui, les gémissements viennent bien de la chambre de Geoffrey.

— Merde ! dit Vicente.

— Tu crois que... ? dit Annabelle.

Pas de panique. Vicente enfle le pantalon et la chemise du dentiste. Il force Annabelle à s'asseoir sur le canapé d'angle à méridienne en cuir de buffle (Roche-Bois, 4500 €), allume une cigarette qu'il lui offre et s'en allume une, en s'installant à son côté. Pas de panique. Annabelle dit :

— Tu te rends compte, il n'a même pas seize ans !

— Ce n'est pas Geoffrey, le problème. Moi, à seize ans, j'avais jeté ma gourme. Le problème, c'est Julie. Je suis responsable d'elle.

— Tout de même...

Ils n'ont pas le temps de gloser sur l'affaire que les deux ados sortent de la chambre, les yeux champagne, les joues groseille, décontractés.

— Ah ! Vous êtes rentrés ! » dit Geoffroy.

— C'était sympa votre ballade ? dit Julie. (À Vicente :) Tu m'as promis une petite robe. Il faut y aller, les magasins vont bientôt fermer.

Vicente dit timidement :

— Tu prends la pilule, Julie ?

— Ben évidemment ! Tu crois que j'ai attendu la permission de ma mère et de mon beau-père ? Je vis ma vie à moi.

— Oui, bien sûr, dit Vicente, penaud.

Annabelle l'enlace en riant.

— Ahahah ! font en chœur Julie et Geoffrey.

Annabelle les emmène tous les trois chez Emilio Pucci, rue Montaigne. C'est la boutique branchée la plus proche. Vous pénétrez dans un temple de verre et de marbre à deux tons, gris et pourpre, aux murs tapissés de scintillant velours de soie, sous d'énormes lustres de Murano vieux d'un siècle. Les yeux de Julie papillotent. Des deux poings dans les poches, Vicente remonte son jean avachi. Il est mal à l'aise et furieux d'être mal à l'aise.

Julie craque pour une robe blanche en jersey, à manches courtes, décorée de foulards en soie multicolores à la taille, aux manches et aux épaules.

— Elle est trop belle ! s'écrie-t-elle.

Devant le prix affiché, Vicente suffoque : 1085€, ce bout de chiffon ! Il s'apprête à protester, mais Annabelle sort son *American Express*. On ne discute pas – comme si son statut tout neuf de « belle-mère » l'imposait. Julie la couvre de baisers, pendant que Geoffrey caresse sa croupe bien moulée par le jersey. « Merci, merci, merci, Man' Nana ! » dit Julie.

Man'Nana ! Si Christine voyait ça ! Vicente est dépassé par la situation. Après un moment de gêne, il se dit qu'après tout Annabelle tente de racheter sa connerie passée, et que ce fric est celui d'une femme entretenue : ce n'est pas un vrai cadeau. Il ne se fend d'aucun merci.

Sur le chemin du retour, les jeunes batifolent, main dans la main. Annabelle se montre légère, badine. Elle croche tendrement Vicente, qui reste distant. Une belle famille heureuse, pense le passant.

Geoffrey prend Vicente à part :

— Merci d'être venu, Pap'. Man'Nana revit.

— Attends demain.

— Tu pars demain ?

— Évidemment.

— Avec Julie ?

— Évidemment. Tu vois les choses autrement ?

— Tu ne l'aimes plus, hein ?

— J'ai pour ta mère de la tendresse et de la pitié. Ce n'est pas de l'amour, mais il y a pire, seize ans après.

Geoffrey se renfrogne, puis entraîne Julie dans une danse désordonnée qui la fait crier et provoque le fou rire d'Annabelle ressuscitée.

Un repas festif est de rigueur, après toutes ces aventures. Annabelle convoque son traiteur habituel. Mise en bouche de gambas, bisque de langoustine et piquillos. Cassolette de chapon, pommes de terre et écrevisse de Louisiane, navarin de noix de Saint-Jacques sauce à la crème et aux légumes. « Pour les vins, je vous fais confiance » a dit Annabelle au traiteur. Il a fourni en Saumur Champigny 2013.

La soirée se traîne. Geoffrey et Julie sont collés l'un à l'autre et n'attendent qu'une chose : remettre le couvert sous les draps. Vicente abuse du Saumur Champigny avec Annabelle, qui rit, qui pleure, qui s'endort sur son assiette. Vicente la porte au lit et s'installe dans la première chambre venue.

Dans la nuit, Annabelle, nue et tremblante, se glisse en douceur au côté du Mexicain de sa jeunesse. Elle le caresse en insistant sur la zone la plus sensible. Vicente bande dans son rêve. Il bande aussi dans la réalité et sa respiration s'accélère. Brusquement, Annabelle le chevauche et l'introduit en elle d'un coup de reins. Le temps n'existe plus. Ni pour l'un, ni pour l'autre.

Le jour est levé derrière le rideau. Quelle heure peut-il être ? Vicente, les yeux grands ouverts, n'ose pas bouger. Annabelle n'est qu'une forme sous la couverture. Elle a gardé la vieille habitude de s'ensevelir dans le lit. Vicente s'étonne, tout comme vingt ans plus tôt : comment fait-elle pour respirer ? Ce qui le fait sourire et l'émeut. Mais cette mémoire affective retombe vite. La brûlure de la nuit s'est dissoute avec le jour. Il n'y a pas d'avenir là-dedans. Vicente a envie de fuir au plus vite. Quand Annabelle émerge, pose une main sur sa cuisse et dit du voix enrouée par le sommeil : « Je vais faire un café. » Elle se rapproche : « Tu m'en veux pour cette nuit ? » Il caresse sa joue, essuie une larme. Il dit : « Tu vas le faire, ce café ? »

Café pour tout le monde. Chacun a compris ce qui s'est passé pour chacun. Et chacun s'inquiète de ce qui va se passer demain. Julie dit à Vicente :

- J'aimerais bien rester un jour ou deux, Pap'.
- Tu m'appelles Pap', maintenant !... Et ton lycée ?
- Je peux aller quelques jours à Arles, intervient Geoffrey.
- Et ton lycée, Geoffrey ?
- Le lycée peut très bien tourner sans moi...



Vicente ne sourit même pas :

— Notre train est à 13h. 40, Julie.

Annabelle est restée silencieuse, le regard bas.

Julie se lève brusquement, attrape son blouson et sort de la pièce en claquant la porte.

Les trois se regardent, interloqués. Geoffrey se lève mollement et sort sans se presser à la suite de Julie.

Annabelle dit :

— Elle a du caractère, cette petite !

Vicente dit, pensif :

— Eh oui...

— Je sais à quoi tu penses ! (Regard étonné de Vicente.)

Moi, j'ai manqué de caractère. J'ai raté notre vie.

— Dylan Thomas a écrit : « La vie est un rideau tiré sur le passé ».

— Dylan Thomas ?

— C'est un poète anglais.

— Je suis inculte. Je ne prends même pas le temps de lire.

Je n'existe pas.

Elle enferme son visage dans ses mains. Vicente dit :

— Cette nuit, tu existais.

Annabelle est troublée.

— Et ça change quoi ?

— Ça change.

Annabelle se niche contre lui.

— Oh ! Vicente, tu es un type merveilleux ! Tu es un sage, à ta manière.

— Arrête de dire des bêtises et refais-nous un café.

Annabelle revient de la cuisine, revigorée. Elle a une proposition à faire à Vicente. Elle tient de son père un immeuble rue Montmartre, tout près du Forum des Halles. Le premier étage et le fonds de commerce qui va avec sont inoccupés depuis plusieurs mois. Le type qui louait pour une

agence de voyages n'a pas fait ses affaires. Si Vicente était tenté de se réinstaller à Paris, elle le lui prêterait. Il paierait les charges, c'est tout. Jusqu'à ce qu'il retrouve une stabilité financière. Ce n'est pas luxueux, il y a quelques travaux à faire, mais c'est super bien placé, en plein centre, et l'appartement fait 70 m<sup>2</sup>.

Vicente est ébahi. Silence. Annabelle ajoute timidement, presque rougissante :

— J'ai joui avec toi cette nuit... comme ça ne m'était pas arrivé depuis... Euh... Depuis... Je ne sais plus... Mais ne te méprends surtout pas, Vicente, je ne cherche pas à te mettre le grappin dessus, comme on dit ! Nous n'avons pas d'avenir amoureux ensemble, c'est clair... Mais il n'y a pas que l'amour dans la vie... Il y a la vie...

Vicente est ému. Il se passe la main dans ses cheveux « corbeau ». Il se lève. Va à la fenêtre. Regarde le Parc Monceau sans le voir.

C'est le moment où Geoffrey rentre bredouille : pas de Julie dans les parages. Évaporée. Volatilisée.

Vicente essaie de plaisanter :

— Elle va au moins revenir pour sa robe de luxe !... En attendant, c'est râpé pour le train de 13h. 40. Il faut que je change le billet.

Bien que Vicente n'ait ni accepté ni rejeté la proposition d'Annabelle, il lui dit gravement :

— Je te paierai quand même un loyer, autant que possible. Si j'arrive à vendre Arles, j'aurai de quoi voir venir.

Ces quelques mots suffisent à Geoffrey pour comprendre. Il exulte. Embrasse son père. Embrasse sa mère. Il a compris un peu de travers – comme si son père et sa mère allaient revivre ensemble –, mais Pap' à Paris, c'est déjà « génial ».

Julie rentre penaude, le visage fermé. Elle s'étonne de la joyeuse ambiance qui règne dans le salon. Même pas inquiets

de sa disparition ! Geoffrey se jette sur elle et l'entraîne dans une samba à deux temps, en scandant « Pap' à Paris ! Pap' à Paris ! »

Et tout ce beau monde part visiter l'appartement de rêve dans un Paris de rêve qui pue le dioxyde de carbone.

# CINQUIÈME PARTIE

## 23

Une surprise les attend, rue Montmartre : les clés d'Annabelle ne marchent pas. Ce serait-elle trompée de trousseau ? La porte s'ouvre d'elle-même sur un grand Antillais d'une trentaine d'années, suivi d'un bambin branlant sur ses jambes. Annabelle dit :

— Vous habitez ici ?

— Eh oui ! dit l'Antillais avec un bon rire.

— Mais... de quel droit ?

— Je loue au propriétaire, pourquoi ?

— C'est moi, la propriétaire.

— Le propriétaire s'appelle Henry Martin. Comme le cognac. (Il rit.) C'est facile à retenir ! Il nous a signé un bail. Je peux vous le montrer.

Apparaît la femme, en sarouel madras, un nouveau-né dans les bras : « Qu'est-ce qui se passe, Georges ? »

Le bail de location semble en bonne et due forme, établi trois mois plus tôt, pour une durée de trois ans, pour un logement nu de 68 m<sup>2</sup>, le loyer mensuel étant fixé à 720€ charges comprises, payable en *mandat cash* au propriétaire le 5 de chaque mois.

Vicente comprend tout de suite. C'est l'une des nombreuses arnaques à l'immobilier, bien connues de la police parisienne. L'escroc a repéré un appartement inoccupé depuis un certain temps, qui semble à l'abandon. Il fracture la porte et change la

serrure. Par la magie d'une simple clé, le voilà devenu propriétaire, capable de faire visiter l'appartement aux gogos attirés par le prix alléchant de la petite annonce. 700€ pour un appartement de 70 m<sup>2</sup> dans ce quartier, c'est la moitié du prix courant.

L'Antillais est catastrophé. Il dit :

— Vous comprenez, pour moi, c'était inespéré, je travaille comme serveur au Jet Lag, la brasserie juste à côté, et ma femme était sur le point d'accoucher. On était en HLM à Ivry, pour le même prix !

— Justement le prix aurait dû vous alerter, dit Vicente. Et aussi le paiement par mandat cash.

— *Poy' ! Bondié !* gémit la femme en berçant son bébé.

Annabelle dit :

— On ne vous mettra pas à la rue, Madame. Nous n'avons pas besoin de l'appartement à court terme.

— Ce qu'il faut d'abord, c'est confondre l'arnaqueur, dit Vicente. Pour envoyer la preuve de paiement, chaque mois, vous devez avoir une adresse email ?

L'organisation du piège à *piyè* (voleur en créole) se fait autour d'un ti'punch, évidemment ! Le niveau de la bouteille de Damoiseau ayant sensiblement baissé, Vicente s'écrie : « Nom de Dieu, quelle heure est-il ? » Il est 16 heures passées et sur le nouveau billet, le TGV part dans trois-quarts d'heure.

Sourd aux récriminations de Julie qui ne pourra pas emporter sa robe de princesse pour épater les copines, Vicente commande un taxi pour la Gare de Lyon.

À part ça, l'appart' est aussi inespéré pour Vicente qu'il a pu l'être pour Georges et Ambre, sa femme. Il fait rêver Julie. À peine installée dans le taxi, elle pose à Vicente la question qui lui brûle les lèvres :

— Est-ce que je pourrai venir habiter avec toi ?

— Ça, ma cocotte, ce n'est pas à moi de décider !

Vicente et Christine se sont donnés rendez-vous au Café Malarte, en terrain neutre ! Étant mariés sous le régime de la communauté des biens, l'immeuble d'Arles et le fonds de commerce sont propriétés communes. Et Christine ne veut pas vendre : « Si tu veux partir, pars, ça m'arrangerait, je reviendrai habiter centre ville. » Bornée. Décidée à faire chier jusqu'au bout. Elle refuse aussi de divorcer par consentement mutuel, ce qui retardera beaucoup la procédure.

Notre Mexicain au sang chaud est hors de lui. Il balaye la table d'un geste rageur et se laisse aller aux pires insultes, ce qui provoque un mini scandale. La petite ville d'Arles va jaser.

Il faut que Vicente se fasse une raison. Ça va prendre six mois, cette affaire. Pendant six mois, il restera le photographe de la rue du Forum, 13200 Arles. *Fixez à jamais le souvenir de vos grands événements familiaux (baptême, communion, mariage, noces d'or etc.) avec le talent d'un photographe professionnel !* Et merde ! Il est bien tenté d'envoyer tout balader et de s'installer au rez-de-chaussée de la rue Montmartre, qui a la même surface que le premier, pour y vivre et travailler.

Oui, mais avec quoi vivre, le temps de se faire une clientèle ? Comment payer la pension alimentaire et les voyages de la petite Louise que Christine ne lâchera pas avec la complicité des juges ? Il est coincé.

Tu es coincé, mais moins que tu ne l'étais avant l'irruption de ton fils caché. Ton avenir a repris quelques couleurs.

Voici déjà une bonne nouvelle qui ne change rien à son problème : Georges, l'Antillais, a piégé l'arnaqueur. Au

moment de régler son loyer, il a prétexté un manque d'argent et provoqué un rendez-vous. Il n'était pas seul au rendez-vous, un inspecteur de police l'accompagnait. L'arnaqueur habitait à deux pas, c'est comme ça qu'il avait remarqué cet appartement inoccupé depuis plusieurs mois. Un pauvre type fiché par la police, un « sans dents » comme dit Hollande, qui mangeait à tous les râteliers pour survivre.

Vicente appelle Georges pour le féliciter, et le rassurer une fois de plus : ils ne retrouveront pas leurs meubles sur le trottoir ! Et puis ils se racontent, se plaignent, ronchonnent, comme de vieux copains. Ça n'en finit pas. C'est comme ça que Vicente conçoit la vie : dans la reconnaissance de l'autre, dans l'échange, de temps en temps dans l'effusion. On se demande ce qui a pu l'attirer chez une Christine étriquée, petit tailleur, lèvres pincées, bien à sa place derrière un comptoir de banque aseptisé. La provoque de Julie dans le TGV lui revient : « Je me demande ce que tu lui trouves, à ma mère ! »

Julie se traîne. À l'en croire, il n'y a d'intéressant, dans sa vie morne de lycéenne, que l'amour au téléphone avec Geoffrey, chaque soir entre dix heures et minuit. Elle attend d'avoir dix-huit ans pour se tirer. Elle refuse d'aller chez sa mère un week-end sur deux. Plutôt mourir ! Et sa mère ne fait rien pour la convaincre. Julie est du côté de « l'autre », de l'ennemi. Tout s'est inversé dans la tête de Christine, son amour n'est plus que haine. Comment est-ce possible ? se demande Vicente, affligé. Comment respecter, honorer, chanter le sentiment « amour » s'il peut d'un moment sur l'autre pousser au meurtre de l'autre ?

En tout cas, un week-end sur deux les deux frangines sont ensemble avec Vicente, rue du Forum. Ce qui est une jouvence pour Vicente, papa gâteau mal dans sa peau. Ils s'offrent des randonnées dans les Alpilles. Ils vont à la pêche aux tellines sur la plage de Piémanson. Munis d'un téléobjectif de 600mm,



ils font des safaris dans les marécages, traquant les flamants roses et les hérons cendrés. Ça finit toujours par un pique-nique préparé par Pap' (même pour Louise, c'est Pap'). Julie dit un jour à Vicente, la bouche pleine :

— Je t'aime plus que si tu étais mon père...

— Allons, allons... dit pudiquement Vicente.

Il est gêné pour Christine, comme s'il était coupable d'avoir détourné Julie de sa mère.

Un coup de fil de Georges va brusquement changer la donne. Il a bien compris le problème de Vicente. La brasserie qui l'emploie ayant besoin d'un second serveur, Georges a parlé de Vicente. Ce job lui permettrait d'assurer le minimum, le temps de relancer son activité de photographe. Le patron n'est pas contre.

— Qu'est-ce que t'en penses, Vicente ?

— J'en pense que t'es un mec génial ! J'arrive avec mes gros sabots.

L'entretien d'embauche se fait autour d'un Chablis 1<sup>er</sup> cru. Comme quoi le patron sait vivre. D'ailleurs, il en a l'air : queue de cheval, pantalon sarouel, boucles d'oreille. Un original qui a tout pour plaire à un Vicente et le rassurer sur l'état du Monde : un petit commerçant n'est pas forcément dans la marinade FN. L'affaire se conclut sans mal. Le patron est ravi d'avoir deux bronzés comme serveurs, un Antillais et un Mexicain. C'est classe. Le salaire n'est pas celui du coiffeur de Hollande, mais il est confortable, et l'employé habitant juste à côté du boulot, les horaires sont très *flexibles*. Tout le monde est content.

Branlebas de combat à Arles. Julie est aux cent coups : « Tu ne vas pas me laisser toute seule dans ce pays de cons et de moustiques, avec une mère qui ne m'aime pas ! » Le problème, c'est que, rue Montmartre, le rez-de-chaussée seul ne permet pas l'installation d'un vrai appartement avec le studio photo. Et il est hors de question de virer les Antillais. Sur les conseils de Vicente, Annabelle leur a même signé un bail au prix fixé par l'arnaqueur. De toute manière, Julie n'est pas majeure, il faut qu'elle voie avec sa mère.

Julie voit avec sa mère et s'entend avec Annabelle. Comme on pouvait s'en douter, il y a de la place dans l'appartement du Parc Monceau, surtout après que le dentiste se soit installé à Marrakech, avec son assistante et amoureuse de toujours.

Quinze jours plus tard, un dimanche, Julie et Vicente débarquent à la capitale dans une camionnette de location. On décharge à Monceau, puis à Montmartre, où l'ami Georges attend, les manches retroussées. Au premier étage, Ambre a préparé un repas guadeloupéen : accras à la morue, gratin d'igname, colombo d'agneau, papayes rôties etc. Ça va être la fête.

La propriétaire (la vraie) est invitée. Elle arrive fière d'elle-même. Décidée à bazarder les somptueuses vieilleries de son paternel, elle a transformé l'ancien cabinet dentaire en magasin de meubles et bibelots de luxe. Un magasin particulier, auquel on accède sur recommandation et rendez-vous. Et ça marche. Elle a vendu ce matin, pour la somme de 6000 euros, un bouddha en cristal de Baccarat. Elle dit à Vicente :

— J'aurai besoin de tes services. Je vais faire imprimer un catalogue.

— Ma première cliente ! s'exclame Vicente. Ressers-nous du *punch coco*, Georges !

Ce dimanche plein de promesses méritait la photo. D'autant qu'il y avait un photographe dans la salle !

Attention ! Le petit oiseau va sortir !

*Le souvenir du grand événement familial, inter-familial et amical est fixé à jamais, avec le talent d'un photographe professionnel !*

Et Vicente de lever son verre en l'honneur de Geoffrey, « l'enfant de l'amour » : « Tu as bien manigancé, mon petit ! Je te souhaite des heures heureuses avec cette chipie de Julie ! »

Julie fonce sur Vicente et l'ébouriffe. Annabelle pleure en riant. Geoffrey a pris un air grave – une fois n'est pas

coutume ! Quant aux Antillais, ils se disent qu'ils ont fait de drôles et chouettes copains.

FIN